1

LA
CHASSE DU LOUP

PAR

J. E. H. B^on^ LE COUTEULX DE CANTELEU

ANCIEN OFFICIER DE CAVALERIE,
LIEUTENANT DE LOUVETERIE DES ARRONDISSEMENTS DES ANDELYS
ET DE LOUVIERS (EURE);

avec

DES PLANCHES PHOTOGRAPHIÉES D'APRÈS NATURE

PAR

MM. CRÉMIÈRE, HANFSTAENGL ET PLATEL.

PARIS

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE DE MADAME VEUVE BOUCHARD-HUZARD,
RUE DE L'ÉPERON, 5.

– Thieband, 572
– Edition tirée à 150 exemplaires

LA CHASSE DU LOUP.

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR.

LA VÉNERIE FRANÇAISE

AVEC LES TYPES DE RACES DE CHIENS COURANTS

DESSINÉS D'APRÈS NATURE

Par le baron de Noirmont, C. Jadin et O. Penguilly.

1 volume in-4° avec 14 planches.



L. CREMIERE & E. HANFSTAENGL Photographes, 28, rue Laval

LA
CHASSE DU LOUP

PAR

J. E. H. B^on LE COUTEULX DE CANTELEU

ANCIEN OFFICIER DE CAVALERIE,
LIEUTENANT DE LOUVETERIE DES ARRONDISSEMENTS DES ANDELYS
ET DE LOUVIERS (EURE);

avec

DES PLANCHES PHOTOGRAPHIÉES D'APRÈS NATURE

PAR

MM. CRÉMIÈRE, HANFSTAENGL ET PLATEL.

PARIS

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE DE MADAME VEUVE BOUCHARD-HUZARD,
RUE DE L'ÉPERON, 5.

—

M DCCC LXI

À

Mon Frère,

en souvenir des belles chasses de loup
que nous avons faites ensemble.

Baron Le Couteulx.

Ouvrage tiré à **150** exemplaires, dont **50** sur papier vélin.

N° 5 vélin.

PRÉFACE.

Écrire un traité de chasse du loup, de nos jours, pourra paraître bizarre à bien des gens; mais c'est justement parce que les loups, quoique ayant diminué beaucoup, existent encore en assez grand nombre dans plusieurs parties de la France, c'est parce que cette chasse est presque abandonnée, puisque, s'il y a plusieurs équipages qui prennent encore des portées de louveteaux à la fin de l'été, il n'y a peut-être pas actuellement plus de sept à huit équipages, en France, qui se livrent presque exclusivement à la chasse du loup, que j'ai voulu parler d'une chasse que je préfère à toutes les autres, d'une chasse française par excellence; car c'est bien dans la France seule qu'on a chassé et qu'on chasse le loup à courre.

Un équipage ne pouvant être un véritable équipage de loup qu'à la condition de ne chasser que cet animal, on peut dire que cette chasse tend à devenir, pour ainsi dire, inconnue; car la race des chiens de loup, race particulière ou plutôt spéciale, disparaît complétement.

Or on ne fait guère un chien de loup; il faut qu'il soit issu de père et mère chassant loup, d'une race créée petit à petit pour cette chasse; race autrefois nombreuse en France, où nos pères l'avaient formée avec le plus grand soin, et qui ne comprend peut-être pas actuellement plus de deux cents chiens.

Que cette chasse périsse en France, et j'espère qu'elle n'y périra pas plus que ces bonnes races françaises que la mode a déjà tellement éclaircies, ou qu'elle renaisse plus tard, ce que je souhaite, ce petit Traité pourra rappeler aux amateurs futurs un des plus nobles et des plus utiles délassements des gentilshommes campagnards du pays où est née la chasse à courre.

Saint-Martin (octobre 1861).

CHAPITRE PREMIER.

HISTORIQUE DE LA CHASSE DU LOUP.

On a toujours chassé le loup à courre en France.

On l'a détruit de différentes façons; mais de tous temps, même sous les Gaulois, ainsi que nous le voyons dans Pline et autres anciens auteurs, on le chassait à courre, et il est probable que, dès cette époque, on a commencé à perpétuer les races de chiens qui le chassaient le mieux.

On a toujours chassé loup à courre.

Seulement, pour arriver à détruire les loups trop nombreux qui faisaient de grands dégâts, et par suite des difficultés qu'offraient les immenses forêts, bois et landes qui couvraient la plus grande partie de la France, et qui, n'étant point percés, étaient un obstacle presque invincible pour suivre un grand loup dans ses refuites, on inventa tous les moyens possibles de cerner les enceintes ou demeures où l'on avait reconnu qu'habitait une bande ou des portées de loups.

On entourait les enceintes.

D'abord (sous la féodalité) on cerna ces enceintes avec les hommes et les habitants de toutes les paroisses voisines, puis ensuite on entoura ces demeures de toiles et de filets, et les loups, attaqués et chassés par des chiens, ne pouvant s'échapper, étaient ou pris et forcés, ou tués à coups d'arbalètes ou d'arquebuses.

On employa ensuite un moyen moins dispendieux et moins difficile : on créa une race de lévriers très-vites et très-mordants qu'on tirait de Bretagne et d'Écosse, qu'on distribuait de la façon suivante dans les accourres (plaines entre deux bois).

Chasse aux lévriers dans les accourres.

Lorsqu'on avait rembuché des loups dans un petit bois isolé en plaine, à la saillie du bois, au débucher ordinaire des loups, au commencement de l'accourre, en un mot, on plaçait deux laisses des lévriers les moins grands, on appelait ces laisses *laisses d'étrique*. Elles engageaient l'action aussitôt que le loup débuchait, et le poussaient vivement dans les accourres.

Chaque laisse de lévriers, composée de trois chiens, était conduite et gouvernée par un homme qui portait le nom de valet de lévriers.

Quatre autres laisses de lévriers de *flanc*, placées deux de chaque côté dans la plaine et cachées derrière un buisson ou un abri, lâchées lorsque le loup arrivait à leur hauteur, le maintenaient dans l'accourre.

Aussitôt après, deux laisses des lévriers les plus forts et les plus mordants, appelées laisses *de tête* et placées en avant, étaient lâchées sur le loup pour le coiffer.

Dans tous ces genres de chasse, les chiens courants étaient non-seulement nécessaires, mais indispensables, car ils devaient attaquer le loup, le chasser dans le bois et le faire débucher quand il y avait des accourres, ou le prendre si le bois était entouré de toiles, ou s'il y avait des louveteaux ou des louvarts, ou même encore si les lévriers avaient manqué le loup, ce qui arrivait souvent quand il retournait au bois, car le loup n'osait généralement plus débucher, et c'était alors l'affaire des chiens courants.

Pour les chasses dans les toiles, on leur adjoignait souvent des dogues, des mâtins et des allants, cette magnifique espèce de chiens de force dont on se servait tant au moyen âge pour le sanglier et l'ours : danois gigantesques, à tête de dogue, à pelage de tigre, et dont la race est devenue si rare aujourd'hui.

On employait aussi des chiens de combat

Les loups étaient alors si nombreux et leurs dégâts si considérables, qu'on se livrait avec succès à cette chasse, et que les règles purent en être données avec intelligence et une parfaite connaissance du métier, sous Charles IX, par Jean de Clamorgan, qui leur fit une guerre acharnée pendant cinquante ans, et qui eut surtout le mérite, aux yeux des veneurs, d'apprendre à ses contemporains à former des limiers de loups, car il paraît qu'avant lui on ne les détournait guère à traits de limiers.

Premier traité de chasse aux loups par Jean de Clamorgan

C'est à la suite du grand pas que Clamorgan fit faire à cette science que commencèrent à se former, pour courre le loup, quelques bons équipages qui, sans abandonner totalement l'usage des toiles ou des accourres, chassèrent cependant à forcer louveteaux, louvarts et même grand loup, sans convoquer le ban et l'arrière-ban du pays pour cerner les demeures. Car, d'un côté, à mesure que l'on sortait de la féodalité, ces chasses devenaient plus difficiles et plus dispendieuses, et, de l'autre, l'art de la vénerie se perfectionnait, des forêts étaient percées et les races de chiens s'amélioraient.

M. d'Andrezzi, sous Henri IV, est un des premiers veneurs ayant un bon équipage de loups que l'on trouve cité, et son équipage devint le noyau du premier équipage réel de chiens courants de la louveterie royale. Il serait assez difficile de dire de quelle race étaient les chiens de cet équipage; cependant il est plus que probable qu'il était formé de chiens normands, gascons ou vendéens;

L'équipage de M. d'Andrezzi devient le noyau de la louveterie royale

d'abord parce que ces trois races étaient et sont toujours restées les meilleures pour le loup, qu'ensuite l'équipage fut formé et chassa longtemps en Normandie, où il dut nécessairement se recruter: que de plus, Henri IV, amateur de chasse comme il l'était, dut faire venir du Béarn des chiens, sachant bien leurs qualités pour cette chasse; et qu'enfin les meutes royales pour cerfs étant alors composées des grands chiens blancs ou vendéens, il est probable qu'on y choisit aussi les chiens qui montraient le plus de goût pour le loup.

Cet équipage devait, petit à petit, devenir le premier équipage de loups du monde, pour atteindre son apogée sous le Grand Dauphin, où il brille d'un si vif éclat.

Les chiens de loups sont alors très-communs

Mais, outre les équipages de la louveterie, comme les loups s'étaient considérablement multipliés pendant toutes les guerres qui eurent lieu à cette époque, beaucoup de seigneurs se livrèrent à cette chasse, et l'on peut dire que, sous Louis XIII et Louis XIV, les bons chiens de loup étaient aussi communs qu'ils sont devenus rares aujourd'hui.

Equipage du Grand Dauphin.

C'est vers le milieu du règne de Louis XIV (vers 1682) que le Grand Dauphin vint faire briller la louveterie du plus vif éclat. Passionné pour cette chasse, qui ne s'alliait guère avec l'indolence que lui prêtent certains auteurs; maître de chasser à peu près partout et pouvant prendre plus de cent loups par an, car ces derniers étaient devenus très-nombreux à la suite des guerres du Palatinat; possédant des chiens dont la race, formée petit à petit, était arrivée presque à la perfection comme chiens de loups, il créa un équipage modèle composé de cent chiens, non compris les limiers; nomma, comme lieutenants de vénerie, cinq excellents chasseurs de loups :

MM. d'Heudicourt, de Boisfranc, de Villognon, de Doudeauville, de la Grandière, à la tête desquels il plaça M. de Bernaprey, célèbre veneur de cette époque.

Réservant pour l'été la chasse aux toiles, il chassa franchement le loup à courre et à forcer, prenant des louvarts tout l'hiver, forçant même quelquefois de grands loups; ce qui s'explique par de ces chasses heureuses, où de nombreux relais, postés avec intelligence et adresse sur les refuites des animaux, à de grandes distances et donnés successivement, finissaient par le porter bas.

Malgré cela, il manquait plus souvent des grands loups qu'il n'en prenait, ainsi qu'on le voit dans les mémoires du temps, où il est dit parfois : Manque souvent de grands loups.

« Le Dauphin, ayant manqué son loup, vint au milieu de la nuit, coucher à quinze ou vingt lieues de Paris, à Anet (ou autres lieux). »

En effet, il était resté de tradition dans la louveterie royale, soixante ans plus tard, ainsi que nous l'apprend Gauthier, qu'un grand loup était inforçable de meute à mort, et je crois que cette opinion n'a guère changé de nos jours aux yeux des chasseurs consciencieux.

Dans le siècle suivant, la louveterie royale brilla peut-être d'un moins vif éclat; mais, en revanche, dans les provinces, plusieurs équipages devinrent célèbres dans ce genre de chasses. Les Saint-Denis, les La Conterie, les d'Enneval, les Ronchérolles, les d'Oillanço, les La Rochefoucauld fondèrent des équipages de loups qui restèrent fameux jusqu'au moment de la révolution. Équipages remarquables dans les provinces.

Quelques-uns d'entre eux furent plusieurs fois envoyés en mission avec leurs équipages, pour détruire des bandes de loups qui,

ayant fait irruption dans certaines parties de la France, y faisaient des dégâts considérables, dévorant les femmes, les enfants et les bestiaux. Le marquis d'Enneval, des environs d'Argentan, après s'être fait une grande renommée par la destruction d'un nombre considérable de loups, après avoir détruit, nous apprend Le Verrier de la Conterie, « cette race de loups noirs qui étaient venus s'établir en Normandie, et cette autre espèce qui mangeait les enfants et dévorait les femmes grosses, » fut envoyé une première fois avec son équipage dans le Soissonnais, pour y détruire ce grand loup qui y commettait tant de dégâts; après plusieurs chasses, il parvint à le tuer. Il fut alors désigné par Louis XV lui-même, en 1765, pour diriger une nouvelle expédition contre la terrible bête du Gévaudan, qui ravagea pendant dix-huit mois le Gévaudan, le Rouergue et l'Auvergne, où elle blessa et dévora plus de cent cinquante personnes. Malgré tous ses efforts, M. d'Enneval ne put parvenir à la tuer.

Le marquis d'Enneval en Normandie

Ses missions en Soissonnais et en Gévaudan

La louveterie royale envoya alors ses équipages avec les meilleurs chiens, et les meilleurs valets de limier des équipages de Bourbon, de Condé, d'Orléans, et les gardes réputés les meilleurs tireurs des forêts royales. On voit qu'à cette époque la louveterie avait encore conservé ses chiens de force et de combat, car les chiens qui combattirent ces terribles animaux furent peints par Oudry dans un tableau qui existe encore.

L'équipage de M. de la Rochefoucauld parvint, de son côté, à détruire dans la Saintonge un des plus grands loups qu'on ait vus, et qui dévorait les bergers.

Malgré les hauts faits de tous ces vaillants équipages, les loups avaient fait invasion en si grand nombre, dans l'Alsace et la Lorraine, à la suite des guerres qui avaient eu lieu en Allemagne, et

ils y commettaient tant de dégâts, qu'on fut obligé d'y envoyer un célèbre chasseur de loups, M. Delisle du Moncel, qui, pour parvenir à les détruire, eut recours à tous les moyens, comme battues, fosses et empoisonnements. Il en tua un nombre considérable, parvint à en délivrer le pays ; le récit de ses chasses, qu'il a consigné dans un livre avec l'état des animaux tués, est très-curieux.

M. Delisle du Moncel est envoyé en Alsace.

Dans le centre de la France, les loups, sans être aussi nombreux, y faisaient encore beaucoup de dégâts. Parmi tous les bons chasseurs qui leur faisaient une guerre acharnée, on doit citer M. de Larry, qui créait alors, petit à petit, cette célèbre race de chiens du haut Poitou, avec lesquels il était parvenu à rapprocher un loup de la veille.

M. de Larry en Poitou.

Mais la révolution vint disperser tous ces équipages, et les chiens de loups, vendus, tués, ou croisés sans intelligence, disparurent presque complétement. A peine cinq ou six équipages, comme par exemple, celui de M. du Hallay, qui se vit sauvé de la hache révolutionnaire, à cause des services qu'il avait rendus en détruisant un millier de loups, échappèrent-ils à la proscription qui frappait leurs maîtres. La Vendée, l'Anjou et le Poitou, source de tous ces bons chiens, le Nivernais et le Charollais, où s'était formée une admirable race de chiens de loups, virent presque tous leurs équipages disparaître.

La révolution fait disparaître les équipages.

Le marquis du Hallay.

Les loups se multiplièrent alors de telle sorte, qu'on dut, au commencement de l'empire, rétablir la louveterie et fonder des primes, ou accorder aux louvetiers des avantages assez grands pour les engager à former de nouveaux équipages de loups, afin d'arriver à la destruction de ces animaux. On rassembla, tant bien que mal, les chiens de race à loups, ou qui descendaient d'un de ces équipages

On rétablit la louveterie sous l'Empire.

autrefois célèbres, on en demanda aux rares veneurs qui en avaient conservé, on acheta le chien du braconnier, ou du garde, qui se montrait chien de loup, et avec tous ces éléments on finit à grand'-peine à former des équipages qui, petit à petit, sous la main de gens habiles et au milieu de loups encore assez nombreux, commencèrent à acquérir une certaine célébrité.

Nouveaux équipages de loups

Cinq ou six de ces veneurs les plus remarquables formèrent ainsi des races de chiens qui furent généralement connues sous leurs noms, et qui avaient ordinairement pour origine le chien de Vendée, soit pur, soit croisé avec le saintongeois, le poitevin et le normand, ou avec des chiens de loups originaires du pays où chassait l'équipage.

MM. Dary, Le Moyne, Boisrot, Brière d'Azy, de Vichy, de Moreton, etc.

Les piqueux Charrier, Saint-Jean, etc

Les Dary et Le Moyne, en Normandie, les Boisrot, de Vichy, de Moreton, Brière d'Azy, en Nivernais, Bourbonnais et Charollais, furent bientôt connus par leurs exploits en ce genre de chasse; les célèbres piqueux de loups, Raguène, Saint-Jean, Charrier, Chapelin, furent bientôt cités par toute la France cynégétique; malheureusement ces équipages ne durèrent guère qu'une génération d'hommes; les loups commençaient à disparaître; douze cents loups tués devant l'admirable équipage de M. Brière d'Azy, au moins autant devant les équipages Vichy et Moreton, douze cents, dit-on, devant ceux de M. du Hallay, etc., en avaient bien diminué la race.

La chasse étant devenue plus difficile et les chiens de loups plus rares, tous les équipages se remplirent de bâtards et de chiens anglais; les centres d'élevage n'élevèrent plus de chiens de loups, les nouveaux veneurs dédaignèrent cette chasse ingrate et difficile qui, par suite du moins grand nombre de loups, le devenait encore plus, et craignant, ou ne pouvant payer des chiens le prix

que vaut un chien de loups, ni faire les déplacements souvent ennuyeux et pénibles de cette chasse, ils l'abandonnèrent.

Maintenant à peine reste-t-il en France sept ou huit équipages chassant réellement loup, et possédant une vieille race de chiens de loups. Aussi, les loups, qui étaient loin d'être détruits, augmentent-ils depuis quelques années dans certains pays où ils sont même en assez grand nombre ; en Bretagne, dans une partie de la Normandie, en Champagne où ils sont très-nombreux, en Limousin.

Il ne reste presque plus d'équipages de loup.

Dans le Charollais, la Bresse, le Bourbonnais, les Ardennes, n'étant plus chassés par autant de bons équipages, ils ne tarderont pas à se multiplier, et de là à se répandre.

Les loups augmenteront.

On voudra alors chasser loup ; quelques jeunes veneurs, amateurs réels de cet art, voudront remonter des équipages pour cette chasse ; il ne leur manquera que les hommes et surtout les chiens, c'est-à-dire à peu près tout, car on n'improvise pas de chiens de loups. Y en aura-t-il encore à cette époque? Je le souhaite ; mais, pour cela, il faudrait que les sept ou huit équipages qui en possèdent pussent les conserver précieusement.

Où trouvera-t-on des hommes et des chiens?

2

CHAPITRE II.

LE LOUP, SON HISTOIRE ET SES MOEURS.

Le loup est répandu partout

Le loup a été connu de toute antiquité, puisque Pline et Aristote en ont parlé longuement, et qu'Oppien, dans son ouvrage *de Venatione*, en a décrit cinq sortes. — Il est à peu près répandu dans le monde entier, en Asie, dans les deux Amériques et dans toute l'Europe, sauf l'Angleterre et l'Écosse, où il a été complétement détruit. L'Afrique seule n'en possède pas, à ce que je crois, et cependant il paraît avoir existé autrefois en Égypte.

Description du loup

Le loup commun a de la ressemblance avec le chien mâtin, et certains rapports avec le renard ; mais il est de plus grande taille que le mâtin ordinaire, et a surtout beaucoup plus de force dans la mâchoire et dans les muscles du cou et des pieds. Sa tête, qui a de l'analogie avec celle du chien de berger, est oblongue, plus grosse, et a moins de dépression entre le nez et les yeux que celle du chien, et se termine par un museau assez pointu ; ses oreilles sont droites, quelquefois assez longues et larges (elles varient beaucoup). Mais la plus grande différence existe dans la position des yeux, qui sont placés encore bien plus obliquement que ceux du renard, tandis que chez les chiens l'ouverture des paupières est horizontale. L'iris des yeux est d'un jaune fauve, et les dents sont plus fortes, proportion gardée, que celles des chiens de la plus forte race ; il en a le même







GRAND LOUP

nombre, quarante-deux ou quarante-quatre. La gueule est fendue beaucoup plus loin que chez le chien. La queue est droite, presque toujours portée basse, assez touffue et chargée d'un poil droit et long. Enfin le corps et les pieds ont assez de rapport avec ceux du chien, si ce n'est qu'à l'œil l'arrière-main paraît toujours faible, traînant, et plus bas que l'avant-main, il a moins de souplesse que le chien; quand il se retourne, c'est presque tout d'une pièce. Quand le loup marche, il traîne un peu le derrière, la queue basse, les jarrets se touchant; presque toujours au galop, quelque peu vite qu'il marche, et tout cela lui donne une allure particulière qu'on ne peut oublier quand on l'a vue une fois.

Il a tant de force dans le cou, qui est gros, assez court et garni de muscles puissants, qu'il emporte facilement un mouton, et renverse par terre le bœuf le plus fort. Les poils qui recouvrent son corps sont assez rudes, et fourrés en dessous d'un autre poil plus doux; leur couleur, qui varie souvent, selon les individus, est généralement, pendant l'hiver, d'un gris jaunâtre varié de noir à l'extrémité des poils, avec une raie plus noire sur les jambes de devant. Il n'a jamais d'ergots aux jambes de derrière. Sa taille varie suivant l'espèce et les pays, pays de plaines et de montagnes. La longueur de son corps est généralement de 1m,15 (3 pieds et 1/2); celle de sa queue, de 0m,50 (18 pouces). Sa hauteur varie de 0m,60 à 0m,80 (24 à 30 pouces). Son poids atteint ordinairement de 35 à 45 kilogrammes (70 à 90 livres), quelquefois même il passe 50 kilogrammes (100 livres). J'en ai tué un de 54 kilogrammes (109 livres). Les deux fameux grands loups du Soissonnais et de la Saintonge pesaient 65 kilogrammes (130 livres), et celui du Gévaudan 75 kilogrammes (150 livres). Tout le corps du loup répand une odeur par- Sa taille et son poids

ticulière, en horreur à tous les animaux, et qui leur inspire toujours la plus grande crainte.

Le loup est doué des sens les plus fins; il a l'ouïe très-bonne, la vue perçante et l'odorat exquis. Ses yeux étincellent et brillent pendant la nuit. Il hurle au lieu d'aboyer, ou fait quelquefois entendre un petit aboiement qui ressemble un peu à celui du chien qui rêve. Il mange beaucoup plus gloutonnement que le chien, avalant d'énormes quartiers de viande sans les mâcher, et boit en lappant de même que le chien. Sa marche, beaucoup plus uniforme et régulière que celle du chien, est plus prompte, quoiqu'à l'œil elle puisse, au contraire, paraître plus lente. Il était parfaitement connu, autrefois, que, dans les accourres, quand les lévriers avaient manqué un loup dès leur premier élan, ils ne pouvaient jamais le rejoindre. La vigueur du loup est extraordinaire; son tempérament, de fer. Dans les grands froids de l'hiver il traverse les cours d'eau et, tout couvert de glaçons, se couche dans un buisson; cependant peu d'animaux aiment autant le soleil, dont il cherche presque toujours les rayons quand il choisit sa demeure.

Sa voracité et sa vigueur.

L'armure de sa gueule est redoutable; il tranche, d'un seul coup, la jambe d'un poulain ou d'une génisse, attaque et déchire des animaux beaucoup plus gros que lui : le cheval, la vache, le cerf, le daim, l'âne, le cochon et presque tous les autres animaux deviennent sa proie; il ne redoute guère que le sanglier quand celui-ci est dans toute sa force; mais il se venge sur les marcassins et les vieux solitaires à la suite desquels on le trouve presque toujours.

Différentes espèces de loups.

Oppien comptait jadis cinq espèces de loups, maintenant on n'en compte plus guère que quatre; il est vrai que le loup argenté a, je crois, disparu. Ces quatre espèces sont : le loup commun d'Europe, le

loup noir, qui habite généralement le Nord, le loup rouge d'Amérique, d'un roux cannelle avec une petite crinière noire le long de l'épine dorsale, et le loup du Mexique, qui a le ventre et les pieds blanchâtres.

En France, il n'y a guère que deux variétés de loups; les grands, généralement des pays de plaines et de pâturages, et les petits ordinairement loups de montagnes. La grande variété comprend des individus tantôt forts et épais, tantôt hauts, étriqués et levrettés; c'est incontestablement la plus belle, car on y rencontre des animaux remarquables de construction et de vigueur, ne craignant pas d'attaquer les plus gros bestiaux et dont la force est telle, que je me rappelle en avoir vu deux qui, après avoir étranglé une énorme vache, l'avaient traînée plus de cent pas. Il y a en France deux variétés.

La petite variété vigoureuse, sournoise et méchante, n'attaque guère que les veaux, les poulains, les chiens, les moutons, les oies pour lesquelles tous les loups ont, du reste, tant de goût. Les loups-garous ou cerviers ne sont autre chose que des loups ordinaires qui, ayant suivi les armées dans les campagnes meurtrières, ont pris goût à la chair humaine, et faute d'hommes morts finissent par attaquer les enfants, les femmes et les hommes.

Dans le nord de l'Europe, on trouve des loups blancs et des loups noirs. — En France, on en trouve aussi, mais les loups blancs, ou du moins, ceux qui sont d'un jaune si pâle qu'ils paraissent presque blancs, me paraissent être simplement une bizarrerie. M. le marquis de Nanteuil, il y a vingt ans, en prit un fort beau; M. César de Moreton, aussi; moi-même, en Champagne, je forçai un louvart à peu près blanc, et tous ses frères, que j'avais déjà pris successivement, avaient la couleur ordinaire. — En Normandie, j'en Loups noirs et loups blancs de France.

ai pris quelquefois d'un jaune nankin pâle, sans la moindre variété de noir au bout du poil.

Les métis.

Quant aux loups noirs qu'on trouve quelquefois en France, ceux que j'ai vus m'ont paru provenir d'un croisement avec un chien, ou être issus de métis; cependant, comme il paraît certain qu'il y avait autrefois, en Normandie, une race de loups noirs que détruisit le marquis d'Enneval, il est possible que les loups noirs actuels en viennent ou en rappellent, d'autant plus qu'on les trouve généralement en Normandie. M. Thélu, bon chasseur de loups, de Neufchâtel, en tua plusieurs il y a quelque vingt ans. La fameuse louve de M. le baron de Lareinty, dont je parlerai plus tard, était noire. Il arrive, du reste, aux chasseurs de loups de prendre quelquefois des loups qui ont du métis, comme des loups nankins à tête de dogue, ou ayant du blanc au cou et au ventre, et des oreilles un peu tombantes, ce que j'ai vu. M. Delisle du Moncel en prit plusieurs d'une variété particulière, mais je n'en ai jamais vu de pareils.

Dégâts que commet le loup

Les quadrupèdes sauvages, grands et petits, biches, faons, chevreuils, marcassins, lièvres, lapins et même renards, les oiseaux qu'il peut attraper, sont la pâture du loup; mais il préfère surtout exercer ses ravages sur les animaux domestiques, plus faciles à saisir : le mouton, l'âne et l'oie sont ses mets de prédilection. Il emploie ordinairement la ruse pour approcher des troupeaux; mais, s'il est pressé par la faim, il attaque hardiment le bétail, même sous les yeux du gardien. Il n'est point, du reste, d'animal qui sache aussi bien reconnaître là où il y a du danger pour lui; tandis que, s'il croit pouvoir commettre le méfait impunément, il montre alors une hardiesse et une assurance incroyables, traversant tranquillement des travailleurs dans les champs, passant même

en plein jour dans des cours habitées, ainsi que j'en ai eu connaissance plusieurs fois. Je me rappelle surtout un certain jour où deux loups entrèrent, à deux heures, dans la cour d'une ferme, pendant que tous les hommes étaient au travail, burent et se baignèrent dans la mare, se roulèrent sur le fumier, sans se troubler des cris des femmes et des enfants, et ressortirent paisiblement en franchissant une haie. Le loup rôde autour des habitations, cherchant à entrer dans les bergeries en grattant sous les portes; s'il y entre, il y fait un terrible carnage. Le long des rivières et des marais il fait une grande consommation de grenouilles, qu'il aime beaucoup, et, poussé par le besoin, il mange même des rats, des mulots, et souvent de la terre glaise.

Hardiesse des loups

Les loups recherchent les charognes, qu'ils éventent à des distances considérables, enlèvent les chiens qui rôdent et qui, à leur vue, restent souvent paralysés pendant qu'ils les abordent doucement à la façon du chat. Leur tempérament ardent et l'habitude du sang les altèrent tellement, qu'ils ont besoin de boire fréquemment; du reste, ils lappent souvent, en courant, la rosée qui reste sur les feuilles et les herbes.

Ainsi que les chiens, les loups sont sujets à devenir enragés; on en connaît plusieurs exemples terribles : il y a à peine cinquante ans, un énorme loup enragé fit de terribles ravages dans l'arrondissement de Mortain, où il mordit au moins vingt personnes, femmes et enfants, qui, conduits à Avranches, y moururent hydrophobes.

Les loups deviennent enragés

Il y a un vieux proverbe qui dit que « les loups ne se mangent pas entre eux. » Pris au pied de la lettre, il n'est pas exact, car les loups ne craignent pas de manger du loup; Clamorgan, qui en avait fait l'essai, l'a déjà signalé, et moi-même je m'en suis assuré

Ils se mangent entre eux.

plusieurs fois, en faisant manger du loup à des loups privés que j'avais chez moi. Je chassais un jour, dans la forêt de Lyons, une portée de louveteaux assez forts; le grand loup, attaqué dès le début, alla se faire tuer à deux cents pas de l'attaque; nous attaquâmes ensuite un louveteau, et les chiens, après une assez jolie chasse, le prirent. Étant arrivé assez à temps pour l'empêcher d'être étranglé, je m'en emparai de suite, et ne sachant où le mettre, j'eus l'idée de l'attacher par un couple à son père mort, qui, pesant bien près d'une centaine de livres, ne devait pas être un poids facile à entraîner. A la fin du jour, quand nous eûmes pris le dernier louveteau et que nous vînmes chercher celui-ci, nous fûmes fort étonnés de voir qu'il avait mangé tout le ventre et les entrailles de son père; il mourut deux jours après, et je ne répondrais pas que ce ne fût d'indigestion, tellement son père lui avait paru bon.

Le louveteau de la forêt de Lyons

Manière dont les loups prennent les animaux

Lorsqu'un loup veut enlever un animal, il cherche à le surprendre à la manière du renard et à l'atteindre par quelques élans; s'il le manque, il lui donne la chasse jusqu'à ce qu'il le saisisse ou que l'animal s'échappe par la vitesse de sa fuite. S'il ne peut le prendre, il le saisit à la gorge et l'étrangle sur place; et, si l'endroit ne lui paraît pas sûr, il emporte sa proie dans un bois voisin, s'en repaît, et enterre les restes à la manière du chien; mais je crois qu'il en fait rarement la recherche. Ainsi je me rappelle que, dans un bois, en Champagne, où habitaient beaucoup de loups qui n'avaient, je crois, jamais été chassés, mon limier déterrait à tous moments des quartiers de viande dont plusieurs étaient évidemment enterrés depuis fort longtemps. Plusieurs de ces caches, dont je marquai les places, restèrent intactes pendant toute la durée de mon déplacement.

Ils enterrent la viande

Le loup suit la piste d'un animal ou d'un gibier qu'il veut prendre absolument comme un chien courant, ou plutôt comme un chien d'arrêt ; il suit une voie, sentant, quêtant, remuant la queue comme un chien; je l'ai observé plusieurs fois avec un loup privé que j'avais commencé à dresser comme limier, j'en parlerai plus loin, mais j'en veux citer un autre exemple : Un jour mon piqueux, Pierre Nenen, faisait le bois pour loups, en Morvan. En arrivant au sommet d'une petite colline, au coin d'un bois, il aperçut tout à coup deux loups qui sortaient du même bois, à trois ou quatre cents pas de là, et qui avaient l'air de quêter, allant, revenant, le nez bas et flairant la terre et les branches, comme s'ils suivaient une voie. Nenen, curieux de savoir ce qu'ils faisaient, attacha son chien et monta en haut d'un arbre pour mieux les suivre de vue dans les landes. Il les vit qui suivaient toujours leur voie, remuant la queue, écrasés dans leur marche comme un chien d'arrêt qui rencontre ; ils entrèrent ainsi dans un champ de genêts, puis ressortirent plus loin, et tout à coup, s'aplatissant sur terre, restèrent d'abord immobiles, puis se mirent à ramper de nouveau en descendant vers un petit ravin où Nenen ne pouvait voir ce qui allait se passer ; mais au même moment des cris : « Au loup, au loup ! » se firent entendre de ce côté ; ils étaient tombés sur un troupeau de moutons dont ils suivaient la piste depuis longtemps à travers le bois et les landes.

Ils suivent une piste comme les chiens.

Deux loups en Morvan

Les loups suivent ainsi, souvent à la tombée du jour, un troupeau attardé, et, aussitôt qu'ils arrivent dans un endroit convenable, près d'un petit bois ou d'un ravin, ils tombent sur le troupeau, et enlèvent un animal[1], souvent sans que le berger s'en aperçoive.

La constitution du loup est très-vigoureuse. On prétend qu'il peut

Vigueur et fond du loup.

faire 40 lieues dans une nuit. Je ne citerai pas à l'appui de cela les chasses extraordinaires qui se sont faites, et où des loups ont parcouru des distances fabuleuses; je ne citerai pas le fait, souvent répété, de dix valets de limier ayant connaissance d'un même loup parcourant dans sa nuit plus de 10 lieues de pays; mais je raconterai un fait que j'ai vu et qui peut montrer le fond et l'énergie que doit avoir un grand loup. Désirant avoir un loup pour l'élever, j'avais dit à mon piqueux Nenen d'emmener un jour ses deux limiers et de tâcher de me prendre un louveteau dans une portée de loups que nous connaissions. C'était au mois de septembre. A peine arrivé dans le bois, il trouve la voie des louveteaux et met ses deux limiers dessus. Les deux chiens attaquent un louveteau, le chassent une heure un quart, et finissent par le prendre non loin d'un endroit où mon homme s'était caché, ayant observé que le louveteau y repassait toujours. Il se saisit de suite de l'animal qui n'avait pas grand mal, et le rapporta à la maison. Le louveteau avait donc environ quatre ou cinq mois, et était gros comme un chien d'Artois; nous le mîmes dans un chenil abandonné. Là, pendant douze jours, nous ne pûmes rien lui faire manger, ni de force, ni autrement, et pendant douze jours et douze nuits il ne cessa de galoper autour de la cour, au point qu'il avait les pieds tout usés et sanglants. J'allai souvent exprès la nuit pour voir s'il se reposait, et je le trouvai toujours continuant son éternel galop. Quelle distance aurait parcourue cet animal, et quelle résistance à la fatigue chez une bête de cinq mois qui ne mangeait pas! Jugez, d'après cela, du fond que peut avoir un grand loup.

Vigueur et fond d'un louveteau

Marche des loups la nuit

Si le loup n'est pas tourmenté par la faim, il se retire dans les bois, y passe le jour à dormir et n'en sort que la nuit pour aller

rôder dans la campagne. Il marche alors avec circonspection, évitant toute lutte inutile ; sa marche est furtive, légère, au point qu'à peine l'entend-on fouler les feuilles sèches ; il visite les collets pour s'emparer du gibier qui peut s'y trouver pris, parcourt le bord des ruisseaux et des rivières pour se nourrir des immondices que les eaux rejettent sur le sable. Son odorat est d'une finesse telle, qu'il lui fait découvrir un cadavre à plus d'une lieue de distance. Aussitôt que le crépuscule rougit l'horizon, il regagne l'épaisseur des forêts. S'il est dérangé de sa retraite ou si le jour le surprend avant qu'il s'y soit rendu, sa marche devient plus insidieuse : il se couche derrière les haies, dans les fossés et parvient souvent à gagner un buisson solitaire sans être aperçu.

Marche des loups le jour.

Quand le loup est poursuivi par la faim, il oublie sa défiance naturelle, et devient aussi audacieux qu'intrépide, sans toutefois renoncer à la ruse quand elle peut lui être utile. Il se détermine alors à sortir en plein jour ; mais, avant de quitter le bois, il ne manque jamais de prendre le vent ; il s'arrête sur la lisière, évente de tous côtés et reçoit ainsi les émanations qui doivent le diriger dans sa dangereuse excursion ; il parcourt la campagne, s'approche des troupeaux avec précaution pour ne pas en être aperçu avant d'avoir marqué sa victime, s'élance, sans hésiter, au milieu des chiens et des bergers, saisit un mouton et l'emporte avec une légèreté telle, que ni les chiens ni les clameurs des bergers ne peuvent l'arrêter. S'il découvre un jeune chien inexpérimenté, il s'en approche avec effronterie, prend différentes attitudes, fait des courbettes, des gambades, se roule sur le dos, et, quand celui-ci se laisse surprendre et approcher, il est aussitôt saisi, étranglé et entraîné dans le bois voisin. On a vu souvent un loup affamé entrer en plein jour dans

un hameau, saisir un chien à la porte d'une maison, une oie au milieu de la rue ou un mouton près d'une bergerie, et l'entraîner dans le bois, malgré les cris des habitants. Souvent, pendant la nuit, s'il rencontre un voyageur accompagné d'un chien, il le suit d'abord d'assez loin, s'en approche ensuite peu à peu, puis d'un bond se jette sur l'animal effrayé, le saisit presque entre les jambes de son maître, l'emporte et disparaît.

Ils prennent dans le bois les chevaux gris de préférence aux autres

Dans les forêts retirées où résident des charbonniers, qui entretiennent beaucoup de chevaux pour transporter le charbon de bois ou des mines, les loups attaquent souvent ces animaux et les étranglent; mais, chose bizarre, ils tombent toujours sur les chevaux gris de préférence aux autres. J'ai été à même de me renseigner plusieurs fois à cet égard, et cela m'a toujours été confirmé. De son côté, M. Le Masson, pendant un séjour de cinq ans au milieu de la forêt de Mayenne, a pu s'assurer qu'il en était de même, et que les loups attaquaient toujours les chevaux gris que les voituriers des forges y lâchaient le soir après le travail de la journée. Je présume que cela tient uniquement à la plus grande facilité de voir et de suivre à travers le bois un animal à poil blanc.

Ils se réunissent pour faire des abats.

Si les loups sont plusieurs réunis dans un même pays, ils ont assez l'habitude de hurler le soir pour se rassembler. Ils vont alors assaillir ou un haras de chevaux, tâchant de se saisir de quelques-uns des poulains, ou des troupeaux de bœufs et de vaches dans les pâturages; ou bien ils vont dans les villages enfoncer la loge du porc pour le prendre, ramasser les oies et les canards sur les mares. S'ils trouvent une étable et qu'ils puissent y faire une ouverture, ils entrent, tuent vingt, trente, quarante, même cinquante moutons, ainsi que je l'ai vu une fois en Normandie; mais, excepté la proie que



[illegible] résident [illegible]
[illegible] de chevaux pour transporter le [illegible]
[illegible] les loups attaquent souvent ces animaux
[illegible] ils tombent toujours sur [illegible]
[illegible] à même de [illegible]
[illegible] toujours été [illegible]



LOUVARD DE DIX MOIS.

chacun emporte en partant, ils n'en prennent guère que le sang. S'ils ne peuvent entrer dans l'étable, et qu'elle ait des murs en terre, ils y font souvent un trou par où ils saisissent les moutons et les tirent en dehors.

Comment ils attaquent les parcs à moutons

Quand les moutons sont au parc dans les plaines, les loups, s'accompagnant, vont assaillir les chiens de ces parcs et y mettent une telle ruse que, tandis que l'un d'eux, se laissant approcher et presque atteindre par les chiens de ces parcs, les entraîne au loin, les autres se jettent avec roideur sur les claies du parc, les font tomber ou effrayent tellement les moutons, que ceux-ci, se précipitant tous ensemble sur les claies opposées, les renversent, se dispersent dans la plaine courant çà et là, et sont alors, en grande partie, pris ou étranglés. Il n'y a ni boucher, ni écorcheur qui dépouille un animal avec autant d'adresse que le loup, surtout le chevreuil, dont il redoute d'avaler le poil. Lorsqu'un loup a dévoré sa proie en parfaite sécurité, comme dans une forêt, on trouve ordinairement ses laissées tout auprès.

Comme ils écorchent les animaux.

Le loup est ennemi de toute société et ne fait même que rarement compagnie à ceux de son espèce, car, lorsqu'on en voit plusieurs ensemble, ce n'est point une société pacifique, c'est un rassemblement de guerre formé dans le but d'attaquer quelque gros animal; c'est une réunion de brigands assemblés pour faire un mauvais coup. Ainsi, excepté le moment des louveteaux, les vieux loups pillent, mordent et chassent les jeunes, voulant garder leurs quartiers et pays, qui tiennent à peu près 4 lieues en rond, et où ils n'en souffrent guère d'autres que des loups de passage; mais, s'ils sont tués, ils sont généralement bien vite remplacés.

Combats de loups avec des sangliers et des bœufs

Dans les grands pays de chasse, couverts de bois et de forêts où les sangliers abondent, les loups leur livrent souvent des combats acharnés; quelquefois même, réunis en troupe et poussés par la faim, ils s'attaquent à des hardes de sangliers, et ces combats sont souvent terminés par la mort de plusieurs combattants; j'ai vu, dans la Haute-Marne, des gardes qui, étant la nuit à l'affût de sangliers, assuraient avoir été témoins de ces combats. Dans le Morvan, les loups se réunissent de même quelquefois pour attaquer des bandes de bœufs parqués dans les bois, et ces hardis et vigoureux bœufs du Morvan leur livrent des combats terribles où des loups périssent souvent.

Ils s'apprivoisent aisément

Les loups, mais principalement les louves, sont susceptibles de s'apprivoiser; seulement, en vieillissant, ils deviennent ordinairement plus méchants. J'en ai eu deux que j'avais apprivoisés; c'était d'abord une louve qui habitait au chenil avec les chiens, allait au couple avec eux et les accompagnait partout; elle aimait beaucoup les chiens, mais ceux-ci ne le lui rendaient guère et se souciaient peu de se coucher auprès d'elle. Le second était un loup dont je voulais faire un limier; il me suivait sans être attaché et commençait même à ne pas mal travailler au bois, lorsqu'il mourut subitement; on pouvait lui reprocher seulement d'être un peu musard sur les voies, mais il suivait lestement la piste d'un de ses confrères.

Exemples de loups apprivoisés.

Dans l'équipage du prince de Condé, il y eut longtemps un loup qui servait de limier, et avec lequel on détourna maintes fois des cerfs. Il paraît même qu'il faisait très-bien le bois, et qu'il était rare qu'il surallât une voie. Une des louves apprivoisées les plus extraordinaires que l'on puisse citer fut celle qui appartenait à M. le baron de Lareinty, il y a une dizaine d'années. Cette louve, presque noire,

La louve de M. le baron de Lareinty

accompagnant toujours les chiens, chassa quatre ans avec l'équipage. Le chevreuil était sa voie de prédilection ; au commencement de la chasse elle était toujours en queue, mais, aussitôt que le chevreuil commençait à être malmené, elle prenait la tête de l'équipage, et c'était alors toujours à elle qu'on avait à rallier ; chose plus étonnante encore, elle chassait loup. C'est un des seuls exemples authentiques que j'aie d'un loup chassant libre avec des chiens.

Le loup, de même que le chien et plusieurs autres animaux, est doué du sixième sens, c'est-à-dire du don de savoir où est un endroit où il veut se rendre, sans en connaître la route. Ainsi, beaucoup de chiens, transportés dans des voitures ou dans des boîtes loin de chez eux, à peine lâchés, retournent de suite à leur domicile ; il en est de même des loups ; comme exemple, je citerai un loup appartenant à Claude Thuyer, ce bon piqueur de loups, existant encore, qui mena longtemps l'équipage de M. de la Carelle : il transporta un jour son loup dans une boîte à 5 lieues de chez lui et le fit chasser à ses chiens ; l'animal retourna droit à la maison, comme s'il avait toujours fait ce chemin qui lui était pourtant parfaitement inconnu.

Ils savent où sont les endroits où ils veulent aller

Loup de Claude Thuyer

Il n'est point, du reste, de bête plus rusée, ni qui ait l'odorat plus fin, ni qui prenne de plus justes mesures pour ne pas s'exposer, soit en éventant, soit en écoutant avant de sortir du fort. S'agit-il d'un abat difficile, s'ils ne sont pas assez de deux pour en venir à bout, ils s'associent un nombre suffisant de compagnons ; s'il est question de prendre un cerf ou une biche, ils le chassent et se relayent ; l'un attaque et poursuit la bête, tandis que ses camarades postés tâchent de la surprendre au passage. Ainsi j'eus connaissance, une fois, au bois de Gournay, d'un renard qui

Manière dont ils chassent un animal

Loups prenant un renard

avait été chassé et pris par des loups. Le *revoir* était magnifique, et le drame pouvait se lire écrit sur terre. Le renard, poursuivi dans un petit sentier par deux loups, était sorti du bois pour gagner son terrier, situé à cinquante pas de là; mais au bout du sentier, au coin de la plaine, deux autres loups, postés en sentinelle de chaque côté et qui l'attendaient au passage, étaient tombés sur lui et l'avaient étranglé, puis mangé. On voyait l'endroit où avait eu lieu le meurtre; le poil et la queue du renard étaient restés en témoignage.

Ils prennent les chiens en chasse

Il arrive souvent au loup, quand il est chassé et qu'il ne sent à ses trousses qu'un petit nombre de chiens sans piqueux et sans trompe (instrument qu'il n'aime pas), de se remettre au bout d'un petit retour; il saisit alors à la gorge le premier chien qui arrive sur la voie, ou souvent il revient en queue surprendre les traînards. Il y a un certain loup boiteux, en Bourbonnais, qui, je pense, existe encore, que j'ai chassé plusieurs fois, et qui ne manque jamais cette manœuvre; je crois qu'il a déjà étranglé sept ou huit chiens à M. le comte de Barral. A la fin de la journée, quand les chiens, commençant à se fatiguer, s'espacent davantage, il prend de l'avance, revient en queue suivre la meute et enlever les traînards. Je me souviens aussi qu'en Champagne, étant à la suite d'un grand loup qui s'amusait à se faire chasser au milieu des chiens, à tel point même qu'aux débuchers il y avait des chiens qui sortaient du bois avant lui, il me prit un chien à cent pas de moi; à ses cris, j'accourus et le loup le lâcha; mais le chien, qui était jeune, fit plusieurs chasses sans vouloir chasser loup.

J'ai dit que, dans nos pays, le loup n'attaque presque jamais l'homme, à moins d'être poussé par la faim, comme dans les grands

hivers de neige; cependant j'en connais un exemple bien rare : « Au mois d'octobre 1859, aux environs de Mordeuille (Calvados), plus de trente individus se mirent en campagne pour cerner un loup qu'on avait vu entrer dans un bois. L'animal, cerné, devint furieux, et, forçant la ligne des rabatteurs, s'enfuyait à toutes jambes, lorsqu'il se trouva tout à coup en face d'un nommé Chaveau, bûcheron; il s'élance aussitôt et lui saute au cou. Quoique saisi par cette attaque imprévue, Chaveau, doué d'une vigueur herculéenne, saisit le loup dans ses bras, et, lui étreignant les reins et les flancs, finit par le jeter mort à ses pieds. L'émotion causée à cet homme par cette agression subite avait été si violente, qu'il fut saisi d'un tremblement nerveux et en proie à des accès de délire qui firent craindre pour sa raison. »

Exemple bien rare de loup attaquant un homme

De tous les animaux, le loup est certainement le plus gourmand et le plus vorace, mais jamais il ne perd sa méfiance; aussi ne va-t-il guère à un carnage que la troisième nuit, et quand les mâtins y ont été avant lui. Il arrive alors, en arrache brutalement un morceau et se sauve à toutes jambes le manger à deux ou trois cents pas de là, précaution qu'il ne prend pas quand il se remplit d'une bête qu'il a lui-même abattue.

Le loup se prend rarement et difficilement au piége, et dans ce cas, s'il est pris par une jambe, il n'hésite pas à se couper la patte prisonnière.

Dans les battues, le loup est loin de s'effrayer du bruit comme les renards ou les lièvres; il raisonne son affaire, et comprend fort bien que c'est le côté silencieux qui est le plus à craindre; aussi, presque toujours, au lieu de fuir devant les rabatteurs, rebrousse-t-il tranquillement sur eux, et la battue est manquée.

Il échappe ordinairement aux battues.

Les anciens auteurs avaient fait du loup une espèce particulière, tandis qu'il est parfaitement prouvé aujourd'hui que le loup n'est qu'une variété de l'espèce canine. Il résulte de nombreuses expériences faites à la ménagerie et chez quelques amateurs que les loups s'accouplent avec les chiens, que les métis qui en résultent sont féconds et se multiplient soit entre eux, soit avec des chiens et avec des loups. C'est évidemment pour appuyer leur erreur que ces auteurs, contrairement aux assertions des savants naturalistes de l'antiquité, Aristote, etc., ont écrit et soutenu que la louve portait trois mois. Aristote avait déjà écrit que les loups s'accouplent comme les chiens, que les louves portent comme les chiennes et le même laps de temps, et font leurs petits de même qu'elles; qu'elles ne sont en chaleur et ne reçoivent le mâle qu'à un certain moment de l'année, qui est la fin du mois de janvier et le mois de février, pour mettre bas au printemps vers le mois de mai; qu'enfin les loups s'accouplent et produisent avec les chiennes. Clamorgan avait appuyé cette opinion en la reproduisant, et je ne sais pourquoi beaucoup d'auteurs naturalistes et cynégétiques ont soutenu la gestation de trois mois, laquelle est fausse, la louve portant, comme la chienne, de soixante trois à soixante-six jours. Beaucoup de ces auteurs prétendaient aussi que le loup ne lappait pas en buvant, et que, dans toutes les portées, il y avait un chien-loup; ce sont autant d'erreurs, ainsi que je m'en suis assuré moi-même, car le loup lappe comme le chien, et il n'y a de chien-loup que dans les portées de métis.

Les loups s'accouplent avec les chiens

Les louves portent comme les chiennes

Il lappe comme le chien.

Mais, si le loup et le chien sont d'une même espèce, il existe entre eux une haine et une antipathie qui peuvent s'expliquer, du reste, par la connaissance des mœurs des animaux sauvages. En effet,

Antipathie du loup et du chien.

tout animal des forêts réduit à la domesticité et vivant en bonne intelligence avec l'homme est, par ce seul fait, répudié par les animaux sauvages de sa race ; s'il veut reconquérir son indépendance, il trouve, dans ses semblables, des ennemis implacables qui, loin de le recevoir, l'attaquent, le poursuivent, le chassent ou le tuent. D'ailleurs, le chien domestique, à l'instigation de l'homme, a déclaré une guerre implacable au loup ; il le harcèle, le combat, et cette lutte incessante a amené une haine atroce entre les deux races, haine devenue héréditaire et instinctive ; mais, comme, dans ces combats, le loup est toujours plus fort que n'importe quel chien, le chien a fini par le redouter comme son plus cruel ennemi. Tout chien qui n'est pas de la race créée petit à petit et à grand'peine pour chasser le loup frémit au seul aspect de cet animal ; l'odeur seule du loup, quoique souvent nouvelle pour lui, lui répugne si fort, qu'il fuit en tremblant près de son maître. Aussi, comme le disait fort bien Clamorgan : « Il y a, en France, 100,000 chiens « courants qui ne sauraient avoir mis un loup hors du bois, là où, « avec un seul de mes chiens, je les ferai vider ; il y a plus, c'est « que les chiens n'étant pas dressés pour loup, s'ils entrent dedans « le bois ou buisson, se retirent incontinent hors du bois, ayant le « poil hérissé ; et le plus souvent le loup en ravit deux ou trois. »

L'odeur du loup répugne à tous les chiens.

La durée de la vie du loup est proportionnée à sa croissance, et, comme il croît deux ans, il vit environ jusqu'à quinze ans.

Durée de sa vie.

CHAPITRE III.

DE LA PROPAGATION DU LOUP.

Chaleur des louves.

Les louves n'entrent en chaleur qu'une fois par an, ainsi que je l'ai déjà dit, et toujours à la même époque, vers janvier ou février, suivant la température ; si l'hiver est rude, leur chaleur est retardée. Elle ne dure que quinze jours au plus et commence par les plus vieilles; les jeunes louves y viennent un peu plus tard. Les mâles n'ont point de rut marqué et pourraient s'accoupler en tous temps. L'accouplement se fait comme celui du chien. Les loups voyagent alors beaucoup à la recherche des louves et se livrent quelquefois des combats comme le feraient des chiens.

Comment la louve choisit l'endroit pour faire ses petits.

La louve porte de soixante-trois à soixante-six jours. Ordinairement, à la veille de mettre bas, elle se prépare au fond d'une forêt, dans un fourré bien exposé au soleil et bien tapissé d'herbe, de fougère, de genêts ou de bruyère, une sorte de nid où elle dispose, avec de la mousse et des feuilles, un lit commode pour ses petits.

Nombre de louveteaux dans les portées.

La portée varie de trois à neuf. J'avoue n'avoir jamais vu de portées de neuf ; mais je me suis assuré qu'en Charolais, Morvan, etc., on en avait pris plusieurs fois. Pour mon compte, je n'en ai jamais vu plus de sept, ni moins de trois. Il est encore une autre croyance accréditée parmi beaucoup de vieux chasseurs de loups, et surtout parmi les piqueux, c'est que les portées sont





PLATEL Phot

LOUVE DE DEUX ANS.

toujours impaires, trois, cinq, sept ou neuf. J'avoue n'avoir aucune certitude à cet égard et même ne pas y croire, car, à moins de prendre les portées de loups de très-bonne heure dans l'été et d'en prendre beaucoup, c'est une chose très-difficile à vérifier.

Aventure de M. Le Moyne avec une louve.

Pendant les premiers jours, la louve ne quitte pas ses petits et devient terrible pour les défendre. Un jour de printemps, le célèbre M. Le Moyne, étant allé faire le bois pour loup et perçant une enceinte où il les soupçonnait, tomba sur le liteau où étaient cinq petits loups nés depuis peu. Il était en train de les prendre et de les mettre dans sa blouse pour les emporter et tâcher de les élever, lorsque la louve, sortant du fourré, se précipita sur lui. Heureusement son limier, un de ces magnifiques chiens normands de l'ancienne race que M. Le Moyne avait si bien conservée, était un animal des plus courageux et des plus intrépides; il se jeta sur la louve, et, la saisissant au cou, engagea un combat avec elle; ce qui permit à M. Le Moyne de s'éloigner en appelant à lui son compagnon habituel de chasse, M. Le Masson; celui-ci, en accourant, mit en fuite la louve qui était parvenue à se débarrasser du chien.

Comment la louve change ses petits de place et les nourrit.

Si la louve est tourmentée et qu'elle juge que l'endroit ne soit pas sûr, elle transporte ailleurs ses petits en les emportant dans sa gueule, comme le ferait une chienne. Après les avoir allaités pendant quelques semaines, elle commence à leur apporter de la viande, puis du gibier vivant avec lequel elle prend plaisir à les voir jouer; elle leur montre ensuite à l'étrangler. Pour étancher la soif que leur cause cette viande, elle les mène souvent boire; car jamais louve ne fera ses petits dans un endroit où il n'y aurait pas d'eau, soit mare, ruisseau ou rivière à portée du bois, et situés de telle sorte, qu'ils puissent aller boire sans se mettre à découvert.

A quelle époque les louveteaux commencent à rôder.

Vers la fin d'août et de septembre, elle commence à les mener au bord des champs et hors du buisson où ils ont été nourris; ils restent là souvent sur le bord du bois, attendant que la louve leur apporte quelque proie, sans oser s'éloigner du buisson.

Cependant, si la louve est tourmentée et inquiète pour ses petits, elle les change déjà de bois et les mène fort bien à 4, 8 ou 12 kilomètres (1, 2 ou 3 lieues).

En novembre et décembre, les louveteaux sont déjà assez forts pour se séparer et battre la campagne, chacun de leur côté, pendant la nuit; mais ils se réunissent chaque matin et passent la journée ensemble, jusqu'à ce qu'ils aient dix ou douze mois.

Si la louve est tuée, le loup ne la remplace pas.

Si, par hasard, la louve est tuée avant que les louveteaux aient la force de se procurer leur subsistance, ils meurent de faim, car c'est une erreur de croire que le loup y pourvoit; s'il rejoint la louve quand elle a ses petits, c'est bien plutôt pour voir si elle n'a pas fait d'abat; dans ce cas, il prend alors le contre-pied de la louve pour y aller; car, généralement, il ne se soucie pas plus de ses louveteaux qu'un chien ne se soucie des chiens dont il est le père.

En janvier, les grands loups chassent les jeunes.

Quand arrive le mois de janvier et que les louves entrent en chaleur, les grands loups chassent alors les jeunes, les pillent et les mordent, ne les supportant plus guère dans leur quartier.

La louve respecte le bétail voisin de sa portée

La louve a l'intelligence de respecter le bétail qui avoisine sa portée, et elle va chercher au loin, à 8 ou 10 kilomètres (2 et 3 lieues) quelquefois, la nourriture de chaque jour. Les troupeaux de moutons, parqués quelquefois contre le bois où sont les louveteaux, ne sont jamais tourmentés, tandis qu'à 8 kilomètres (2 lieues) de là les bergers sont attaqués toutes les nuits; mais que la portée

soit prise ou tuée, dès le lendemain la louve s'en vengera sur les troupeaux voisins qu'elle a ménagés jusque-là.

La louve apprend aussi à ses louveteaux à emboîter le pas, c'est-à-dire à marcher à la file les uns des autres, les pattes l'une dans l'autre; car plusieurs grands loups, voyageant de compagnie, iront toujours à la queue l'un de l'autre, comme des Indiens sur le sentier de la guerre.

Elle apprend à ses louveteaux à emboîter le pas.

CHAPITRE IV.

DES CONNAISSANCES DU LOUP.

Il faut connaître les habitudes des loups

Avant d'étudier la manière de faire le bois et d'attaquer loup, il est nécessaire d'apprendre où il habite, quelles sont ses habitudes, comment on peut juger ses pas, reconnaître ses rentrées, enfin étudier, en un mot, ses connaissances.

La quête du loup dépend de ses nuits, qui varient suivant les pays, les lieux et les saisons.

Les nuits des loups

Dans les pays ouverts, très-cultivés, très-peuplés, il y a souvent dix cantons où vous êtes à peu près aussi sûr de les trouver dans les uns que dans les autres, car les loups les auront souvent parcourus tous les dix dans une seule nuit.

Dans ces pays-là, ils resteront aussi bien dans une garenne d'un hectare ou contre une meule de blé dans une plaine que dans un vrai bois à loups. Dans les grands et bons pays de chasse, couverts de bois et de landes, peu peuplés, les loups tiennent généralement moins de pays; ils habitent et restent dans les mêmes cantons d'une façon plus certaine. Dans quelques bois connus de ces pays-là, on est à peu près sûr de les lancer.

Le repas du loup dépendant généralement du hasard, il est souvent obligé de faire un chemin incroyable pour le trouver; aussi, dans l'hiver, fait-il quelquefois une si longue nuit, que tous

les valets de limier ont connaissance du même loup traversant leurs quêtes.

En hiver, il faut se trouver au bois dès le lever du soleil, car c'est à peu près à cette heure-là que les loups rentrent; mais, en été, il ne faut pas y aller de si bonne heure, parce qu'ils s'arrêtent souvent dans les blés ou dans les boqueteaux, le long des villages, et ne reviennent au bois que plus tard; aussi, à cette époque, rentrent-ils souvent au bois derrière le valet de limier. Nuits des loups en hiver.

En janvier et février, époque de la chaleur des louves, les voies sont plus faciles à trouver, à cause des marches et contre-marches des loups; mais, pour les lancer, il faut pénétrer dans les buissons et acculs de forêts, où ils se retirent souvent à cette époque, et les chercher toujours dans les pentes, les collines et les endroits bien exposés au soleil. Excepté à ce moment-là, ils se tiennent plutôt près des rentrées ou des sorties, aux extrémités des forêts, toujours à portée des plaines ou des landes; car le loup vit bien plus de la plaine que du bois.

Au printemps, au moment où tous les bestiaux commencent à sortir, les loups ne font plus autant de chemin; d'abord les louves ont mis bas ou sont prêtes à mettre bas, et bougent moins; ensuite les grands loups, trouvant plus facilement leur vie, se cantonnent davantage; mais l'été est, de toutes les saisons, la plus favorable aux loups, car, cet animal vivant presque toujours dans les plaines, les plaines sont alors pour eux autant de forêts qui les couvrent et leur permettent de gagner, sans être aperçus, les pâturages où ils saisissent leurs proies. Nuits des loups au printemps.

Les louveteaux, une fois nés, ne se découvrent pas tout de suite aussi facilement qu'on pourrait le croire, car alors la louve, souvent

5

Précautions des grands loups pour cacher leurs louveteaux

accompagnée du loup, prend les mesures les plus propres à cacher leur séjour. Jamais elle n'abordera le bois du côté de l'enceinte où seront ses louveteaux; ainsi, par exemple, si ses louveteaux sont au sud du bois, et qu'elle revienne de la plaine par ce côté-là, elle ira faire un grand détour pour rentrer par le nord, puis elle fera plusieurs faux rembuchements et suivra des chemins dans une direction opposée à celle de l'enceinte, pour sauter tout à coup sous bois et se glisser par les fourrés les plus éloignés jusqu'à ses louveteaux.

Comment on les découvre

Cependant, dès qu'on a trouvé la louve seule ou accompagnée, entrant plusieurs fois de suite dans le même bois ou dans la même enceinte, il ne s'agit plus que de pénétrer dans le fort, sans les serrer toutefois de trop près, sous peine souvent de les voir déménager. Comme d'ailleurs un loup n'est pas invisible et qu'il ne peut guère toujours traverser la même plaine sans que les bergers ou les laboureurs ne finissent par en avoir connaissance et ne le voient entrer plusieurs fois de suite dans le même buisson, il se trouve, par là, découvert. Il faut donc s'informer aux riverains des forêts, qui, ordinairement, ne manquent pas de donner de bons renseignements; cependant il ne faudrait pas faire comme les trois quarts des piqueux, qui ne connaissent les portées de loups que par les dires de cabarets, ce qui fait qu'elles n'y sont jamais quand on vient pour les y prendre. D'ailleurs il est rare qu'il ne se trouve pas dans un pays un certain nombre de bois connus pour être des bois à loups, où se font toujours les portées. Un bon piqueux doit avoir constamment l'œil sur ces bois-là.

Le lendemain d'une chasse de louveteaux.

Il est bon de savoir aussi que, le lendemain d'une chasse de louveteaux, s'il en a été tué ou pris, on est à peu près sûr d'attaquer

les grands loups qui sont dans le bois à leur recherche; mais, le surlendemain, ils n'y sont plus. on attaque les grands loups.

Pour le liteau, les loups en changent ordinairement la position suivant les saisons : ainsi, en été, ils se mettent sur des places un peu découvertes où ils trouvent de l'air et un peu d'ombre; en hiver, dans les temps un peu rudes, ils se retirent dans les grands forts, les bois épais, au milieu des fougères, des bruyères ou des hautes herbes bien exposées au midi et au soleil. Aussi il serait absurde de chercher, en hiver et dans les temps pluvieux, un loup dans un bois marécageux ou exposé au nord; il choisira toujours, au contraire, des endroits secs et au midi pour faire son liteau. Il est rare que les loups se mettent en futaies, à moins que dans une pente ils ne trouvent de gros buissons, ou des fougères, ou des herbes. Comment les loups placent leurs liteaux.

A la fin de l'hiver et au printemps, ils sont souvent dans de petits boqueteaux, dans les garennes ou dans les oseraies fourrées au milieu des grandes plaines; d'ailleurs les louvarts, chassés par les grands loups, y sont souvent à cette époque; c'est donc le moment d'y chercher les loups.

Maintenant il faut apprendre à s'assurer des voies du loup, car le succès de la chasse dépend souvent de cette connaissance, et la science du pied de loup est une science fort difficile et qui, plus encore que toute autre, ne peut guère s'apprendre que par la pratique; car, à moins d'une grande expérience, on peut souvent faire de fausses conjectures et commettre des erreurs. La science du pied du loup est difficile.

D'abord il y a la difficulté d'en revoir, parce que le loup marche peu dans la boue, préférant le terrain sec et les feuilles où il ne laisse pas d'empreintes, comme le font les animaux à pieds fourchus. Difficulté du revoir.

Il y a, d'ailleurs, des pays où le revoir est nul, tandis que dans d'autres on en revoit partout. La saison la plus favorable pour distinguer les voies de loups est celle qui comprend la dernière partie de l'automne, l'hiver et le commencement du printemps. Il est rare qu'à ces époques il ne tombe pas une assez grande quantité d'eau pour humecter suffisamment la terre.

Pendant l'hiver, on ne peut pas juger un loup par le pied lorsque les gelées sont dures, mais il n'en est pas ainsi les jours de gelée blanche, car le jugement est assez facile, jusqu'à ce qu'elle soit fondue par le soleil. Le lendemain de la chute de la neige, on juge encore facilement les loups; mais il faut, pour cela, que la neige ne soit pas trop fondante, parce qu'alors il n'y aurait plus de certitude. Du reste, il n'y en a guère davantage quand la neige sur laquelle marche le loup est gelée, parce qu'elle se casse et tombe par petits morceaux dans la forme du pied qui se trouve alors absolument changée.

Dans l'été, le revoir est très-difficile, et, quand la terre est dure, il est nul; quand les chemins et les terres labourées sont en poussière, il n'y a guère que le matin de très-bonne heure qu'il soit possible de juger un loup, parce qu'alors la rosée, jusqu'au lever du soleil, donne une certaine consistance à la terre, qui conserve l'empreinte du pied.

Ensuite il est nécessaire de savoir bien discerner le pied du loup de celui du grand chien, et pour cela on ne doit jamais perdre de vue qu'il faut toujours s'assurer des allures, le grand point de différence entre les animaux sauvages et les animaux domestiques.

Le pied du loup.

Pour ne pas se méprendre entre le pied du chien et celui du loup, il faut observer que, quand le grand loup va d'assurance, il

va toujours le pied plus serré, qu'il a les doigts des pieds mieux joints, plus régulièrement tournés que le chien, qui va toujours le pied ouvert; qu'il a le talon bien plus gros par rapport aux doigts, bien plus large, bien plus détaché du surplus du pied que le chien; qu'enfin de son talon il forme trois fossettes bien marquées en terre, les deux doigts de côté bien détachés à même hauteur et donnant à l'empreinte du pied un peu l'aspect d'une fleur de lis.

La louve est encore mieux chaussée que le loup, c'est-à-dire qu'elle a le pied encore mieux fait et plus différent de celui du chien. Il est plus long, plus étroit que celui du loup, plus resserré dans sa largeur, et le talon est plus détaché encore et plus allongé; enfin les ongles sont un peu plus menus. Le pied de la louve.

Quant aux allures, la partie la plus importante de la connaissance du pied du loup, elles sont plus allongées, bien mieux réglées, plus pareilles et plus assurées que celles de quelque grand chien que ce soit. Il faut se rappeler qu'en termes de vénerie les allures comprennent deux choses : 1° la façon de placer les pieds; 2° la distance de l'empreinte des pieds de devant à celle des pieds de derrière. Or un vieux loup ne se méjuge pas, c'est-à-dire qu'il met régulièrement le pied de derrière sur l'empreinte de celui de devant. S'il trotte, le pied de derrière se trouve placé à trois doigts de celui de devant, qui est beaucoup plus grand et plus large que celui de derrière. Il en est de même de la louve, excepté quand elle est pleine, car alors son allure est moins régulière et ses pieds de derrière sont souvent en dehors de ceux de devant. Les allures.

Le louveteau est très-facile à distinguer : quoique ayant un pied assez semblable à celui du chien, il ne marque jamais d'ongles (ou Le pied du louveteau.

bien ils sont comme des aiguilles), ce qui n'arrive jamais à un chien.

Le pied du louvart

Le louvart paraît souvent, au premier coup d'œil, avoir autant de pied qu'un vieux loup ; toutefois on ne s'expose pas à les confondre, quand on se rappelle que le vieux loup a le talon gros et large, le pied serré, plus long que large, les ongles gros et courts, tandis que le louvart, au contraire, a le pied un peu ouvert, presque aussi long que large, ce qui vient de ce que les tendons sont encore trop faibles et peu proportionnés à la pesanteur du corps; aussi se méjuge-t-il assez souvent; mais il a toujours les ongles plus menus, plus pointus qu'un vieux loup ou qu'un grand chien qui, en se déchaussant, les enfonce plus avant dans la terre. Souvent le louvart ne marque même pas ses ongles, à moins que le terrain ne soit très-mou.

L'expérience et la pratique sont les meilleurs maîtres.

Malgré cela, l'expérience et la pratique seules peuvent enseigner la science du pied de loup; d'ailleurs un veneur ne peut jamais apprendre son métier dans un traité de vénerie ; il peut y compléter ses connaissances et les rectifier, mais la pratique, l'expérience et l'intelligence peuvent seules lui apprendre son métier.

Les laissées du loup.

Il est encore quelques connaissances dont on peut se servir pour s'assurer d'une voie de loup : d'abord ses laissées, qui ont un aspect particulier et ne ressemblent pas à celles du chien ; elles sont toujours ou blanches ou blanchâtres et contenant des os, du poil ou de la laine. Celles des grands loups sont toujours dures et ordinairement placées à côté d'un chemin, d'une sente ou de quelque carrefour ; sur quelques ronces, sur des buissons ou sur une pierre ; celles d'une louve, au contraire, sont généralement molles et toujours au milieu du chemin.

Enfin, aux rembuchements, s'il se trouve des ronces dans la coulée, on peut examiner s'il n'est pas resté du poil de loup attaché aux épines; et, en observant comment ce poil est fixé à la ronce, on peut s'assurer si c'est une rentrée ou une sortie, dans le cas où il n'y aurait pas de revoir. Les ronces de la coulée.

CHAPITRE V.

DU LIMIER DE LOUP.

La première qualité que doit avoir un limier de loup, c'est d'aimer la voie du loup; maintenant, pour le dresser, la douceur et la patience sont les deux qualités surtout nécessaires au valet de limier.

Qualités que doit posséder le limier de loup

Il faut, pour que le chien soit limier de loup, qu'il vienne de vraie race à chasser loup, qu'il ait la tête carrée, l'œil gros et plein de feu, et généralement qu'il soit ardent et pillard. Avant de l'essayer et de lui passer la botte au cou, il sera bon de lui faire chasser loup cinq ou six fois en meute, pour voir s'il y prend bien, s'il aime cette voie, s'il a des dispositions pour le recri, et s'il a ce nez si fin, nécessaire au limier de loup; mais, si, malgré cela, après l'avoir mis à la botte, le chien paraît froid sur une bonne voie, et qu'au lieu de sentir avec action, de mordre même les branches lorsqu'on lui retient le trait, il ne fait que suivre par manière d'acquit, on fera mieux de le remettre au chenil, attendu qu'il n'est pas né pour être limier de loup.

Si le chien montre de bonnes dispositions, la première leçon à lui donner sera de lui apprendre à marcher devant et à porter gaillardement son trait; il ne faut pas compter le lui faire prendre de force, car, si on le maltraite, il abhorrera le trait et n'y sera



DEUX LIMIERS POUR LOUP.

jamais propre ; la douceur et les caresses réitérées sont les seuls moyens à employer.

Un des meilleurs moyens de le dresser est d'avoir avec soi quelqu'un qui ait un bon limier déjà mis ; on fait passer le vieux limier devant le jeune que cela excite ; il oublie sa botte et tire sur son trait, pour le suivre ; au bout de cinq ou six fois, on le fait passer devant alternativement, et bientôt le jeune chien se trouve en état d'aller seul travailler. On l'encourage en lui disant : « Harlou « là, mon bonhomme ; harlou, hou ! devant, Brifaut, etc. » Quand il est arrivé à marcher sans inquiétude et à tirer gaiement sur son trait, il faut lui apprendre à mépriser les voies dont on ne veut pas qu'il prenne connaissance ; mais s'il se rabat bien sur une voie que l'on reconnaît positivement être une voie de loup, soit au revoir, soit aux laissées, soit à la façon de faire du chien, on le flatte en lui disant : « Tu dis vrai, Brifaut ; harlou là, mon bon, harlou ! » Il faut bien prendre garde qu'en suivant il ne change de voie, et, s'il fait cette faute, il faut le retirer sans le battre, mais en le grondant, revenir ensuite sur les derrières et reprendre la voie sur laquelle il faudra briser de distance en distance.

La meilleure manière de le dresser

Il faut tâcher de lui faire faire quelques belles suites, puis lui apprendre ensuite à détourner en formant l'enceinte, ce qui se fait en enveloppant le fort, où l'on pense qu'est rembuché l'animal dont on a fait suite, par le chemin le plus proche de ce même fort. Si le loup en est sorti et que votre chien, ne le surallant pas, ait bien saisi la voie, on le caresse et l'on fait suite jusqu'au premier sentier, où l'on brise. On prend ensuite de nouveaux devants plus grands que les premiers, si l'endroit paraît favorable pour une demeure, et, si on ne le trouve pas sorti, on refait le tour de l'enceinte, mais,

On lui apprend ensuite à détourner.

cette fois, dans l'autre sens; si on ne retrouve pas la voie et que le loup paraisse rembuché, pour créancer le chien on reprend la voie et on tâche de lui faire lancer le loup ou au moins de l'amener sur le liteau; on le caresse bien quand il y arrive.

Comment on le rend muet.

Il faut accoutumer le limier à être muet, et, pour cela, aussitôt qu'il veut donner de la voix, on le retire en disant: « Tout coi, « l'ami, tout coi. » S'il continue, on peut lui faire suivre un instant le contre-pied, et à cette mortification se joint le refroidissement de la voie qui affecte son ardeur, la diminue et lui apprend à être muet.

Un bon limier doit porter son trait gaiement et diligemment, mettre souvent le nez à la branche, visiter tous les faux-fuyants et toutes les rentrées.

La fin de l'été est la meilleure époque pour faire les limiers

La meilleure époque pour faire les limiers de loup est juin, juillet, août et septembre, époque des louveteaux dont l'odeur n'est pas si intimidante, et qu'on peut faire suivre et lancer à son chien de deux jours en deux jours, sans leur faire quitter le pays (pas dans tous les pays toutefois). Quand il a fait bonne suite, on peut, le même jour, lui donner une double leçon en lui faisant travailler les vieux loups à leur retour lorsqu'ils rentrent au fort pour apporter la pâture à leurs louveteaux; par ce moyen, on l'accoutume à se rabattre des voies des hautes erres et on le confirme sur loup. Il faut remarquer que, outre la froideur naturelle à un chien pour se rabattre d'un vieux loup, ceux qui en veulent le mieux sont sujets à suraller au bout de quatre à cinq heures, s'il y a quelque temps qu'ils n'en ont eu connaissance.

Ce que doit être, à mon avis, un limier de loups.

Mais, quand le chien remplira toutes ces conditions, il ne sera pas encore complet et je ne le trouverai pas digne d'être appelé un

limier de loups. Pour qu'il mérite ce nom à mes yeux, il faut 1° qu'il aime tellement la chasse du loup, que, dès qu'il aura eu connaissance d'une voie, il ne pense plus qu'à elle et méprise de lui-même toute espèce de gibier qui lui bondirait sous le nez ; 2° qu'il fasse tout le travail de limier libre et sans trait. Voilà mes raisons.

D'abord il surallera beaucoup moins des voies qui sont si légères, ensuite il s'assurera mieux de toutes les rentrées et suivra bien plus facilement sa voie pour faire ces grandes suites de loup, quelquefois si fatigantes à trait de limier, sous des gaulis. S'il travaille libre, on le suit rapidement en n'ayant qu'à le modérer et à le maintenir à mi-voix.

Pourquoi il doit travailler libre.

Si l'on pouvait employer une grande quantité de valets de limier faisant chacun leur canton, ils pourraient tous travailler leur limier au trait ; mais, comme souvent l'homme qui va au bois pour loup doit faire un chemin énorme soit pour trouver la voie, soit pour la suivre avant de pouvoir rembucher, s'il a un ou deux limiers si bien mis et si bien dressés, qu'ils fassent leur travail libres, sans jamais lui échapper, ni forcer la voie près des rembuchements (quitte à lui mettre le trait si la voie devient trop chaude et s'il s'anime trop), on conçoit quel avantage immense et comment le même homme, qui n'aurait peut-être pas pu donner une brisée, puisse, par ce moyen, rembucher un grand loup après 2 grandes lieues de suite. Je trouve donc que c'est essentiel, dans un équipage de loup, à moins d'avoir six à huit valets de limier, et encore, dans ce cas, mes limiers, tels que je les veux, ne leur nuiront jamais.

CHAPITRE VI.

DE LA MANIÈRE DE FAIRE LE BOIS ET DE DÉTOURNER LE LOUP.

Nous venons de voir quelles étaient les connaissances du loup et quelles étaient les qualités nécessaires au limier; examinons maintenant comment il faut agir pour arriver à le détourner; mais, je le dis d'avance, détourner un grand loup est une des choses les plus difficiles et les plus rares de l'art de la vénerie; non pas détourner un grand loup, par hasard, mais s'occuper d'un grand loup qu'on connaît, trouver sa voie, la suivre et arriver à le détourner.

Difficulté de détourner un grand loup.

La quête du grand loup est la plus désagréable et la plus fatigante, cet animal étant très-difficile à trouver, parce qu'il varie beaucoup ses heures de rentrée et de sortie, qu'il n'a pas de demeures fixes, qu'il change de pays et de cantons continuellement, qu'il reste souvent sur pied jour et nuit, qu'il prend aisément vent du trait, que sa voie est extrêmement légère et peut à peine être relevée en plaine après quelques heures.

Comment le valet de limier détermine la quête suivant les saisons.

Le valet de limier ne détermine donc guère sa quête que sur des conjectures. Il faut que le raisonnement et son intelligence lui indiquent les endroits où il est plus probable qu'il aura connaissance d'une voie de loup; mais, en somme, il va un peu à la bonne aventure, et son succès dépend du même hasard qui a bien ou mal servi le loup qu'il cherche. Il doit se souvenir aussi qu'il doit

toujours agir avec précaution, de crainte de l'approcher à mauvais vent.

Pendant l'été, les loups n'ont point de demeure fixe, et, comme je l'ai dit, restent souvent dans les grains. Il faut donc commencer la quête dans la campagne, et autour des villages et des fermes, car le loup ne fait guère sa nuit sous bois qu'autant qu'il y aurait traîné ou pris quelque animal qui suffirait à sa nourriture pendant plusieurs jours. D'un autre côté, le loup fait tant de chemin pendant la nuit et même le matin, quand quelque chose l'inquiète, que, si on ne surallait jamais de voies, on serait presque toujours sûr d'en trouver en parcourant les pays qu'ils explorent d'habitude dans leur nuit.

De même, pendant les neiges et les brouillards, on trouve souvent des voies près des villages où les loups sont venus chercher à attraper de quoi vivre. S'ils ont manqué leur proie, ils sont encore plus difficiles à détourner, parce qu'ils sont obligés de courir d'un endroit à l'autre pour chercher leur nourriture, ce qui leur fait faire beaucoup de chemin. Il n'en est pas ainsi quand ils ont fait capture sans peine et sans inquiétude, car ils se rembuchent alors volontiers dans le buisson le plus voisin, surtout s'il y a de l'eau. Quand on a la chance de les y rembucher, il ne faut pas faire longue suite, parce qu'un vieux loup, qui est fin et rusé, écoute longtemps au bord du bois avant de s'aliter, et se remet quelquefois à longueur de trait.

Lorsque les loups ont fait un abat considérable, comme d'un bœuf, d'un cheval, d'une vache ou d'un âne, ils s'en éloignent peu ordinairement, afin d'être plus à portée d'y revenir. Il faut donc, aussitôt qu'on a connaissance d'un abat de la nuit, y aller et faire

exactement jusqu'aux plus petits buissons des environs, car souvent on va les chercher bien loin quand ils sont bien près.

Si le valet de limier trouve une voie, comment il fait suite

Après avoir bien déterminé sa quête d'après toutes ces raisons, si le valet de limier trouve une voie dont son limier se rabat, il examine le revoir, s'il y en a, observe les portées, la façon de faire du chien lorsqu'il va à la branche en flairant de haut en bas, la queue roide, le poil du dos souvent hérissé ; il s'assure, enfin, que c'est une voie de loup et encourage alors son chien à la suivre avec plus d'ardeur, en le caressant et lui disant : « Après, l'ami, harlou, après, etc. »

Les loups rentrent ordinairement par les chemins ou faux-fuyants, sans faire beaucoup de retours. Si la rentrée a lieu dans un buisson de peu d'étendue, il vaut mieux en prendre de suite les grands devants que de risquer de mettre le loup debout en faisant plus longue suite, ce qui ne manquerait pas d'arriver au moindre bruit dont le loup aurait connaissance. Mais, si la voie rentre dans une forêt de grande étendue où il y a des forts, des futaies et peu de demeures à loups, on peut suivre sans crainte, parce qu'il n'est pas à présumer qu'il soit demeuré aussi près. On peut même être sûr qu'il a dessein d'aller s'aliter au loin, si, dans la suite qu'on en fait, on s'aperçoit qu'il se déchausse de temps en temps. Mais si, tout en suivant la voie, on arrive à une bonne demeure bien exposée et propre à le remettre, il faut de suite en prendre les devants pour voir si on peut l'y rembucher.

Si on ne le trouve pas sorti, il faut prendre de seconds devants dans l'autre sens, en commençant par où l'on a fini les premiers, afin que, changeant aussi le vent du chien, il soit moins exposé à suraller la voie. Si enfin, cette seconde fois, on ne trouve pas la

voie sortant, on doit bien examiner la demeure, voir s'il se trouve là quelque beau coteau exposé au midi ou au soleil levant, plein d'herbes, de mousses, de bruyères ou de fougères, pas trop fourré en bois; s'il s'en trouve de cette sorte, on peut espérer que le loup y demeure, mais si la voie sort de la demeure, ce qui arrive souvent quand le loup est affamé, et même sans cela, car il y a des loups qui ne s'arrêtent guère, il faut continuer à en faire suite jusqu'à ce qu'on l'ait rembuché dans quelque bonne demeure, et se méfier surtout des faux rembuchements, car un vieux loup rusé en fera volontiers trois ou quatre avant de se remettre. Dans ce cas, le loup s'est présenté à la coulée, y est entré quelques pas, puis, revenant sur ses voies, il a longé la plaine ou la route et est allé se rembucher dans une autre enceinte, ou bien il est retourné d'où il était venu. Pour s'assurer de cette manœuvre, en cas de mauvais revoir, il faut laisser aller le limier une longueur de trait dans le bois, puis l'arrêter court; si le chien se tient bien ferme, le trait bien tendu, c'est une preuve que la voie va devant lui et qu'il ne demande qu'à suivre; on raccourcit alors le trait, on caresse le chien, on brise, on ramène le limier pour le faire rabattre au contre-pied; on l'arrête et on le caresse de nouveau. Si, au contraire, au rembuchement, le limier ne se tient pas bien ferme sur son trait, il faut rester en place, lui parler à mi-voix en l'excitant, et rester patiemment jusqu'à ce qu'il se rabatte et tienne le trait bien tendu. Si, après avoir tâté toutes les coulées, il ne trouve pas la voie, on le fait retourner au contre, en le laissant travailler à droite et à gauche le long de la plaine ou de la route où il doit se rabattre. Si c'est au bord d'une plaine et qu'on ne soit pas sûr du rembuchement, il faut envelopper les derrières, c'est-à-dire tracer derrière la brisée

Faux rembuchements.

un demi-cercle de soixante à quatre-vingts pas, et, si le loup a fait un faux rembuchement, le chien s'en rabattra d'autant plus aisément que le loup se sera probablement arrêté quelque temps au bord du bois avant de se retirer. Comme les loups, ainsi que je l'ai déjà dit, se remettent souvent au bord de l'enceinte, il ne faudra point laisser pénétrer le chien plus d'une longueur de trait; il vaudrait mieux, si l'on n'avait point de certitude, envelopper la demeure dans de premiers devants, sauf à les rétrécir, sans serrer de trop près quand on ne trouve pas la voie sortant, pour en prendre de seconds.

Il ne faut pas serrer les loups de trop près en rembuchant

Le valet de limier doit hâter son travail.

Toutes les fois qu'un valet de limier voit que son chien se rabat d'un loup, il fera bien de l'encourager et de hâter son travail, parce qu'il doit toujours craindre que les voies ne vieillissent, et, comme elles sont déjà très-froides par elles-mêmes, le limier pourrait bien les suraller au premier carrefour. Il doit aussi avoir toujours grand soin de donner le vent à son limier, et, s'il ne peut pas en revoir, bien examiner la façon de travailler du chien, car, quoique les limiers aient un peu chacun leur façon particulière de travailler, cependant, si le chien, la queue droite et sans la remuer, flaire la branche d'un air de mécontentement et d'humeur, et qu'au même instant il se mette en devoir de suivre, il est plus que probable que c'est d'un loup qu'il se rabat; il est d'ailleurs nécessaire d'apprendre de quelle manière le limier travaille chaque voie.

Comment le valet de limier reconnaîtra s'il fait suite d'un loup ou d'une louve.

Pour savoir si c'est d'un loup ou d'une louve que l'on fait suite, si l'on n'a pas de revoir, il faut, au carrefour où les loups jettent ordinairement leurs laissées et se déchaussent, regarder attentivement, sur les pierres ou petits buissons, si l'on n'en retrouve pas de bon temps et qui soient dures; si l'on en trouve de cette nature et

tout auprès des déchaussures grosses et profondes, on peut être sûr que l'on fait suite d'un grand loup; si, au contraire, ces laissées sont un peu molles et jetées au milieu du chemin, et si les déchaussures que l'on trouve auprès sont menues et peu profondes, il est plus que probable que l'on suit une louve.

Le valet de limier pourra encore tirer connaissance des endroits où le loup et la louve urinent. Le loup, comme le chien, lève la cuisse et toujours contre quelque branche ou petit buisson, ce que le limier marque à merveille en le flairant de haut en bas et en imitant le loup. La louve, au contraire, s'accroupit sur la voie, au milieu du chemin, ce que le limier marque encore très-bien en flairant le terrain.

Comment les loups se rembuchent

Après ces cérémonies, les loups reprennent ordinairement les chemins et percent quelquefois très-loin; d'autres fois aussi, ils cherchent à ruser, et alors, au lieu de suivre le chemin dans lequel ils sont entrés d'abord, ils en prennent un autre, vont et viennent sur leurs mêmes voies, et saisissent ou le premier faux-fuyant, ou quelque coulée favorable pour entrer au fort. Il en est presque toujours ainsi quand la terre est mouillée, et c'est alors que le valet de limier doit avoir soin de dresser son chien sur la voie, environ une demi-longueur de trait, en l'animant toujours, puis se retirer pour prendre les grands devants.

Comment le limier indique l'approche du liteau.

Si le valet de limier suit un grand loup pour former son limier, et que ce chien soit jeune dans le métier, il s'apercevra que son ardeur se ralentit en approchant du liteau, souvent même il voudra peut-être prendre le contre, parce que le sentiment du loup inspire naturellement de la crainte aux chiens, et il y en a très-peu qui osent d'eux-mêmes se mettre à le suivre; mais un bon limier indi-

quera lui-même en allant au vent, le nez tout à fait haut, que le liteau est proche.

Le bois pour louveteaux

Le bois pour louveteaux est beaucoup plus facile à faire, mais, toutefois, à la fin de l'été, vers août et septembre. A cette époque, il faut aller en quête dans les buissons et sur le bord des plaines. Si l'on trouve deux loups ou une louve entrant et sortant plusieurs jours de suite dans un buisson, on doit présumer qu'il y a des louveteaux. Il faut bien se rappeler alors que les loups, dans ce cas, font toujours plusieurs faux rembuchements, pour mieux cacher leur retraite. Il faut donc bien s'assurer de l'enceinte, et, pour cela, pénétrer dans le fort. S'il y a des louveteaux, on verra de fortes coulées, l'herbe et la terre battues par place, la mousse grattée et roulée au pied des arbres, les petits buissons bas mordus et cassés. On doit trouver la cuisine, c'est-à-dire les plumes, os, carcasses de gibier que la louve a apportés, et les liteaux, qui indiquent le nombre de louveteaux ; on voit assez facilement si chaque liteau en contenait un ou deux, on peut donc les compter ; mais, si on ne veut pas les faire déménager, on fera bien de percer l'enceinte sans chien.

Lorsque les louveteaux ont pris de la force, la louve restant rarement avec eux pendant le jour, si on est à leur recherche, on doit toujours aller au contre-pied de l'endroit où elle est rembuchée. Du reste, le valet de limier ne doit jamais oublier que la louve établit ses louveteaux dans un petit bois, ou en pleine forêt, dans un taillis de cinq à quinze ans, ou enfin sur le bord des plaines, mais toujours dans un endroit où il y a des mares, des ruisseaux, où ils puissent aller boire et prendre les grenouilles ; c'est, d'ailleurs, aux mares, aux queues d'étangs, aux ruisseaux que le valet de limier prendra le plus facilement connaissance des louveteaux.

En règle générale, jamais une louve ne se déchausse dans l'endroit où elle a ses louveteaux; cependant j'ai eu connaissance, dans la Haute-Marne, d'une louve qui se déchaussait toujours contre l'enceinte où je rembuchais et lançais les louvarts; mais ce fait peut, je crois, être considéré comme une rare exception. Je pense, cependant, que, dans les pays inhabités où les loups sont tranquilles et presque jamais tourmentés, ils prennent bien moins de précautions et ne sont pas si rusés que ceux que la civilisation nous a faits. Du reste, ce serait une erreur de croire qu'un grand loup ne se rembuche pas aux environs de l'endroit où il s'est déchaussé; l'expérience m'a souvent démontré le contraire. Où les loups se déchaussent.

Je ne puis omettre de dire que, dans plusieurs provinces de la France, principalement le Charolais, le Bourbonnais, le Nivernais, quelques piqueux de loups et des charbonniers braconniers, habitant dans les bois, savent parfaitement s'assurer de l'existence et de la demeure des portées de loups en les rappelant. Aussitôt qu'ils se doutent de la présence de louveteaux, ils vont le soir, vers onze heures ou minuit, les rappeler en hurlant et en imitant parfaitement le cri du loup. Ils s'assurent ainsi de leur position et de leur nombre, et en profitent soit pour les chasser, soit pour les enlever. Je puis citer encore un autre exemple à peu près du même genre, mais plus curieux et parfaitement authentique. Comment on rappelle les loups.

Il y a quelque trente ans, Léonor, fameux piqueux de loups au service de mon oncle, était allé dans la forêt de Lyons pour s'assurer d'une portée de loups qu'il soupçonnait avoir été faite dans la partie de forêt appelée *le Catellier*. Les loups et le charbonnier de Lyons.

A peine entré dans le bois, il rencontra un charbonnier travaillant près de sa hutte, et il lui demanda s'il n'avait pas connaissance des

loups. — « Ah ! certainement, lui répondit celui-ci ; ils sont là les loups, et tous les soirs, quand je prends mon flageolet, ils se mettent aussitôt à hurler ; du reste, vous n'avez qu'à venir ce soir, et vous verrez. »

Léonor alla d'abord s'assurer que les loups étaient bien réellement dans l'enceinte ; mais, curieux de les voir répondre à un flageolet, il revint le soir trouver le charbonnier. A la tombée de la nuit, celui-ci, saisissant son instrument, se mit à souffler de toutes ses forces, musicien comme un vrai normand qu'il était ; aussitôt les loups commencèrent à hurler, se rapprochant petit à petit dans les fourrés qui entouraient la loge, et, quand le charbonnier s'arrêtait, les loups se taisaient.

A peine revenu chez son maître, Léonor se mit à raconter l'histoire ; mon oncle seul, très-connaisseur des mœurs des loups, le crut ; mais les gardes et les autres domestiques se figurèrent que c'était un mensonge, d'où il résulta un pari ; parieurs et témoin se rendirent chez le charbonnier où il fut reconnu que Léonor avait dit vrai. A peine le charbonnier se fut-il mis à souffler dans l'instrument, que les loups commencèrent à faire un vacarme d'enragés. Maintes fois, en Normandie, j'ai entendu raconter cette histoire, car il existe encore plusieurs témoins de ce fait.

Marche des loups enragés. Comment on les reconnaît.

Comme les loups sont sujets à la rage de même que les chiens, il est bon de savoir connaître les indices qui peuvent l'indiquer. Un loup enragé ne tire pas droit ses voies ; il ne va qu'en balançant par suite de la faiblesse que lui cause le défaut de nourriture. En en faisant suite, on voit qu'il ne mange pas même en passant près des abatis et des voiries. Après être allé et venu sans aucune règle dans sa marche, il se relaisse dans une simple haie ou dans des roseaux

qui se trouvent à la queue d'étangs, où il reste jusqu'à ce qu'il soit repris d'un nouvel accès. Dans ce cas-là, le mieux est de chasser un pareil loup à trait de limier et bien armé.

Voici comment se faisait le rapport d'un valet de limier dans la grande louveterie : Comment se faisait le rapport dans la louveterie.

« Je crois avoir détourné un ou deux loups (ou une louve), etc.; ils viennent du côté de tel buisson, ou ils reviennent de la pâture du côté de tel village. Ils ont fait tels abatis que j'ai trouvés en les suivant ; de là, ils vont demeurer en tels buissons, où je les crois rembuchés. J'ai fait grande suite après, et, comme je crois que leur droit chemin est d'aller de tel buisson à tel autre buisson, m'est avis de placer la meute ou les relais à tel endroit. »

CHAPITRE VII.

DU CHASSEUR DE LOUPS ET DU PIQUEUX.

Qualités que doit avoir un chasseur de loups

Quelles sont les qualités les plus nécessaires au veneur voulant s'adonner spécialement à la chasse du loup? Certainement, les deux qu'il doit posséder au plus haut degré seront la patience et la ténacité; sans patience, il sera bientôt dégoûté du métier, et, sans ténacité, il n'arrivera à rien.

Que de fois le chasseur de loups est exposé à sortir sans rien faire! Il ne doit pas s'en décourager, car, le jour où il aura réussi, il aura joui du plaisir de la chasse dans toute sa plénitude. La réflexion et l'intelligence lui sont des plus nécessaires, car il faut que le raisonnement, la connaissance des mœurs de l'animal, de ses habitudes, des lieux qu'il fréquente lui indiquent les meilleures chances qu'il a de trouver une voie et de pouvoir lancer son loup, le point le plus délicat et le plus difficile de cette chasse.

Toujours occupé de son affaire, il faut qu'il ne perde jamais courage, et que plus il trouve d'obstacles, plus il redouble d'activité.

Il doit connaître parfaitement ses chiens.

Il faut qu'il connaisse à fond les défauts et les qualités de ses chiens; qu'il sache que tel chien, très-bon du reste, est froid sur la voie du loup; que tel autre qui le chassera parfaitement, une fois l'animal lancé, n'osera peut-être pas l'attaquer, tandis qu'une fois parti il se maintiendra peut-être seul, si les autres font change; que tel





PIERRE CLAUDE DIT NANNEN

autre chien qui le rapprochera à merveille deviendra muet et peut-être même prendra le contre quand il approchera du liteau; que tel autre qui est chien de tête sera peut-être en queue si, dans la chasse, le loup se fait chasser au nez; que tel autre enfin, véritable chien de loup et très-fin de nez, une fois qu'il aura eu connaissance d'une voie, ne cherchera plus que son loup et qu'il dira vrai lorsque tous les autres chiens auront l'air de ne rien y comprendre. Ce sont tous ces détails, toutes ces finesses qui feront le vrai chasseur de loups.

Il doit savoir deviner la marche des loups.

Il doit savoir, en arrivant dans un pays nouveau pour lui, que tel endroit, à la sortie d'un bois, sur un coteau, doit être une rentrée habituelle de grands loups; que tel passage, à mi-côte ou dans une langue de bois, doit être un passage de loups. S'il a trouvé une voie, il saura apprécier ces fins rapprocheurs qu'avaient su créer nos ancêtres et sans lesquels je défie de chasser loup; il se réjouira de l'admirable travail d'un vrai chien de loup concentrant toutes ses facultés, son intelligence et son activité à démêler ces voies si légères et si longues. Il saura, s'il y a un balancé, laisser ses chiens travailler d'eux-mêmes sans les intimider ou les gêner de ses cris; il ne leur parlera que doucement pour les encourager, et ne les appellera au retour qu'après les avoir laissés agir un moment à leur guise. Il saura qu'il ne doit jamais, sous quelque prétexte que ce soit, les enlever quand ils sont dans la voie, car, avec le loup, le moyen le plus certain de ne pas le perdre, c'est de ne pas le quitter; d'ailleurs, ses chiens, comme presque tous les bons chiens de loups, seront bien assez brigands et ardents. S'il fait tête, le chasseur saura se trouver là, *brochant* hardiment à travers bois pour les aider, les soutenir et leur communiquer ce courage souvent si rare aux chiens

Il doit savoir mener ses chiens.

lorsqu'ils sont face à face avec le loup. Si les chiens sont tombés franchement sur le loup, le bousculant et lui montrant qu'il faut détaler au plus vite ou s'avouer vaincu, alors le chasseur doit éprouver une joie immense qui compensera toutes ses peines et ses fatigues, car il aura obtenu une chose des plus rares; c'est-à-dire des chiens qui, d'eux-mêmes, seuls dans un bois, tombent hardiment sur un loup.

Il doit rarement arrêter à cette chasse.

Quoiqu'à cette chasse le pied des chiens s'égalise plus qu'à toute autre, cependant, une fois qu'on a une meute bien en voie, il arrive quelquefois que des chiens peuvent prendre la tête; le chasseur saura alors qu'il est très-dangereux d'arrêter, sous peine de ne pas pouvoir reprendre. Il tâchera donc, autant que possible, de rallier la queue à la tête, ou, s'il est forcé d'arrêter, il faut que ce soit pour peu de temps ou qu'il ait sous la main ses meilleurs chiens de recri, et encore aura-t-il à craindre les forlongers, car la voie d'un animal chassé et fuyant en se rapproche pas comme celle du matin d'un animal faisant sa nuit et allant d'assurance.

Il faut qu'il soit bon cavalier et homme de cheval

Enfin il faut que le chasseur de loups soit hardi cavalier, perçant à travers les bois, les landes, les fossés ; qu'il sache en même temps ménager son cheval, le menant doucement dans les mauvais terrains pour regagner ensuite dans les bons ; qu'il pense qu'il peut être douze ou quatorze heures sur le dos de ce brave animal, et que souvent il recommencera le lendemain. Si son cheval est sage et adroit, s'il peut faire une chasse de grand loup jusqu'à la nuit sans être malade ou éreinté ; s'il reste tranquille quand on l'arrête, s'il se tire adroitement de tous les mauvais pas, s'il passe dans tous les bois et les landes sans broncher, il doit devenir le favori de son maître,

car les chevaux qui peuvent résister au métier du chasseur de loups pendant plusieurs années de suite sont peu communs.

Quant au piqueux de loups, c'est un être encore plus rare et dont l'espèce, je crois bien, va être incessamment perdue; car quels sont les équipages où il s'en élève? Il faut, pour faire ce métier-là, qu'on ait le goût de cette chasse incarné, qu'on ait une intelligence particulière pour être un fin valet de limier et une ténacité que rien ne rebute, ni les déboires, ni les difficultés de chasser, de trouver ou de former des chiens de loups, de les maintenir dans la voie et de les créancer sur une voie généralement redoutée des chiens. Ce que doit être le piqueux.

Qu'étaient donc tous ces fameux piqueux de loups dont les succès ont rendu les noms célèbres? Sauf de rares exceptions, c'étaient presque tous de petits paysans élevés dans les bois, qui débutaient ordinairement dans des pays perdus et inhabités par faire la guerre aux loups, pour protéger leurs troupeaux. La meute de quelque veneur voisin venait-elle à chasser dans le pays, le petit gars, amoureux fou de la chasse, la suivait intrépidement pieds nus à travers les halliers, et donnait aux chasseurs les renseignements les plus précis sur la chasse et sur le parti des animaux, comme le font encore ces étonnants petits bergers du Morvan et du Bourbonnais. Remarqué après quelques chasses par le maître ou par le piqueux, il entrait ordinairement à l'équipage comme valet de chiens. Là, pendant de longues années, errant dans ces grands bois qui couvraient la plus grande partie des provinces de la France, traînant sa harde de chiens à travers de vrais déserts pour gagner les passages des grands animaux; en déplacement dans toutes les forêts du pays, couchant dans la hutte du sabotier ou du charbon- Comment se formaient les piqueux de loups

8

nier, il apprenait les mœurs, les habitudes des loups et toutes leurs ruses ; il s'instruisait de son métier comme le sauvage dans les déserts de l'Amérique ; la nature était le maître de l'un comme de l'autre, et suivre lestement une piste lui devenait un jeu. Bientôt les bois n'avaient plus de secrets pour lui ; rectifié dans ses erreurs ou apprenant les finesses du métier de quelque vieux piqueux bien au courant de son art, petit à petit il devenait célèbre ; c'était toujours lui qui avait rembuché le grand loup, qui savait le premier où était la portée, et qui le premier la retrouvait lorsqu'elle avait déménagé. Aimant ses chiens comme ses compagnons de peine et de plaisir, il les soignait mieux que personne, et ses bons chiens d'attaque duraient une fois de plus que ceux de tout le monde.

La boisson est l'écueil des piqueux.

Sans un vice terrible, la boisson, qui, malheureusement, ne le prenait que trop souvent, c'était un fin piqueux dont le nom devait rester dans les traditions de la vénerie ; c'était un Denis, un Saint-Jean, un Charrier, un Léonor, un Chopelin, etc., dont les hauts faits de chasse seront encore racontés dans cent ans, dans les vieilles forêts de la France : Léonor, rembuchant trois jours de suite son grand loup, l'attaquant et le chassant les trois jours jusqu'à la nuit et jusqu'à la mort ; Saint-Jean, arrêtant le soir sur un grand loup, le rembuchant et l'attaquant le lendemain matin ; arrêtant sur change de grand loup, et le prouvant en relevant la voie de son animal et en le prenant.

Léonor et St.-Jean.

Malheureusement, la boisson est le terrible écueil où ne vient que trop souvent se briser le piqueux de loups. Toujours en route et en déplacement dans les cabarets du pays, souvent en relations avec les braconniers qui lui indiquent les demeures des animaux ; fatigué, rompu par ce métier si dur, en butte à toutes les intempéries

des saisons, le piqueux se met à boire et finit par ne plus pouvoir aller sans se soutenir, comme il le dit.

Il est réellement regrettable de voir des gens souvent intelligents et capables, presque toujours honnêtes et qui auraient dû faire des hommes de chasse rares et durer soixante ans, abrutis, usés, perdus avant l'âge, et qu'il est impossible de garder à son service. Maintenant il ne s'élève et ne se forme plus de piqueux de loups, et, si jamais nous revoyons chasser loups, la pénurie des hommes se fera certainement sentir au début; il s'en formera, parce qu'en France on ne manque jamais longtemps de rien; mais, comme il y a des choses, et la chasse du loup entre autres, pour lesquelles il faut un long apprentissage, je me demande où aura lieu l'apprentissage des piqueux de loups, car je doute qu'il y ait maintenant plus de sept à huit équipages de loups en France, et beaucoup ne font point d'élèves piqueux.

Il ne se forme plus de piqueux de loups.

Les seuls pays où l'on pourrait peut-être encore trouver des hommes ayant quelques connaissances de la chasse du loup, c'est en Bretagne, en Nivernais, Bourbonnais et Morvan, peut-être aussi en Poitou, quoique les piqueux y soient rares, dit-on; mais ce sera toujours cependant le pays des bons chasseurs et des beaux chiens.

Quelques anciens piqueux de loups célèbres existent encore de nos jours, entre autres le vieux Charrier, l'ancien piqueux de M. Brière d'Azy, qui se repose, en Vendée, des mille et quelques loups qu'il a pris dans sa vie; Chopelin, qui fut longtemps piqueux de M. César de Moreton, et qui acquit une juste réputation d'excellent piqueux de loups; Claude Thuyé, qui mena longtemps un des plus fins équipages de loups de notre temps, celui de M. de

Quelques bons piqueux de loups existent encore

la Carelle ; Breton, qui a acquis une bonne réputation en Nivernais ; Simon, retiré maintenant et qui fut un fin valet de limier pour loups, etc. Il serait à désirer que ces hommes fissent des élèves, car, excepté eux, je doute qu'il y ait beaucoup de bons piqueux de loups en France. La Vendée n'ayant, pour ainsi dire, plus de loups, les bons piqueux pour cette chasse, qui y étaient nombreux autrefois, y sont rares maintenant.



LA MEUTE AU CHENIL



CHAPITRE VIII.

DE LA MEUTE ET DES CHIENS DE LOUPS, DE LEUR ENTRETIEN EN VOIE.

Différence entre la formation d'une meute pour loup ou pour un autre animal

Former une meute pour chasser loup, et en former une pour chasser cerf ou chevreuil, sont deux choses extrêmement différentes.

Vous prenez des chiens de la race qui vous convient, anglais, bâtards, harriers, etc.; vous les choisissez le plus reslés possible; vous les payez de 70 à 150 francs; vous les mettez en voie; vous réformez les plus mauvais, la queue et la tête si vous chassez bien, la queue seulement si vous chassez à l'anglaise, uniquement pour prendre, et vous avez un équipage de cerf ou de chevreuil plus ou moins bon, suivant ce que vous et votre piqueux avez dans la tête et surtout suivant le pays où vous chassez. Mais, si vous voulez chasser loup, c'est toute une autre affaire; il vous faut d'abord chercher des chiens de race à le chasser, très-fins de nez en même temps que très-vigoureux; ces chiens-là, si vous les trouvez, vous les payerez de 200 à 500 francs pièce. Ils pourront avoir des défauts que vous ne leur pardonneriez pas, si vous vouliez chasser cerf ou chevreuil, et sur lesquels cependant vous passerez, si le chien est un vrai chien de loups, car ceux-là sont si rares!

Si un de ces chiens n'aime que le loup, ne chasse que cela, qu'il le rapproche de sept à huit heures, quels défauts ne lui passeriez-

vous pas et avec raison? car il peut vous rendre les plus grands services, et il y a beaucoup à parier que sans lui vous feriez peut-être fort peu de chose.

Voyons un peu, du reste, ce que devra faire un jeune veneur réellement amateur de la chasse et voulant monter un équipage de loups :

La première chose que doit faire le jeune veneur qui forme un équipage.

La première chose pour lui sera de se procurer quelques chiens pour servir de mentors et de guides à ses autres chiens, de n'importe quelle espèce et de n'importe où, pourvu que ce soient des chiens de loups qui l'aiment et le chassent sans faire change. S'il a pu en trouver deux, trois ou quatre, il s'occupera ensuite de choisir la race de chiens qu'il veut avoir.

Différentes espèces de chiens de loups.

Les chiens qui chassent le mieux loup sont les chiens de Gascogne, les vendéens, les poitevins, puis certaines races de pays dérivant généralement des vendéens ou des poitevins croisés, enfin les saintongeois une fois qu'ils sont dans la voie.

Les normands les chassaient bien aussi, mais il n'en existe plus de la vraie race. Certaines espèces de chiens qui avaient été formées dans les chenils de quelques bons chasseurs de loups étaient précieuses; mais elles sont bien rares maintenant.

Le chien de Gascogne

Les chiens de Gascogne sont éminemment des chiens de loups, aimant cette voie et très-fins de nez; mais ils ont, à mes yeux, un grave inconvénient, c'est la lourdeur, la lenteur dans les défauts et les rapprochers. Ils le rachètent quelquefois par leur ténacité, mais souvent aussi leur peu de vivacité dans les rapprochers empêche de lancer, et leur bêtise dans les défauts donne des forlongers d'où l'on ne peut sortir. Comme le dit un vieil auteur : « Ce sont chiens pour gens qui ont les gouttes. »

Les vendéens, surtout les griffons, sont de parfaits chiens de loups. Bien choisis et améliorés (c'est-à-dire bien nourris, croisés seulement entre les plus vigoureux et retrempés de temps à autre par un sang autre que celui de leur chenil), ils adorent le loup, sont extrêmement mordants et tenaces, très-vifs dans les rapprochers et les défauts, serrant l'animal de près; avec eux, on mène un loup grand train et on peut prendre des louvarts fort tard. Leur défaut est que, sur vingt, il y en a près de dix qui ne rapprochent pas; qu'ensuite ils sont souvent très-brigands, chassant un peu hors la voie et très-difficiles à créancer à cause de leur amour désordonné de la chasse. A mon avis, il faut les améliorer pour en jouir, mais alors ils sont excellents. Le chien de Vendée.

Les saintongeois aiment moins le loup et sont moins mordants; mais, quand une fois ils sont bien dans la voie, ils sont parfaits à cause de la finesse de leur nez, de leur belle façon de chasser et de leur disposition à garder change; d'ailleurs, pour les amateurs de beaux chiens, ils ont l'avantage d'une tournure incomparable; mais ils sont si rares, qu'il est bien difficile de s'en procurer de véritables, à moins d'être du pays. Le chien de Saintonge.

Il en est de même des anciens poitevins, race à peu près perdue et qui était peut-être, de toutes, la meilleure pour loups; cependant il y a encore, dans le pays, des chiens admirables qui ont conservé un peu de l'ancienne espèce, et qui sont parfaits; mais ils sont horriblement chers. Le chien du Poitou.

Quant aux normands, je ne crois pas qu'il en existe. Les normands actuels ne sont guère que des anglais déguisés ou qui retournent au normand par l'élevage dans le pays.

Dans la Bretagne, le Nivernais, le Morvan, le Bourbonnais et la Les races de pays

Bresse, on trouve des races de pays qui donnent quelquefois de très-bons chiens de loups; ils viennent généralement de chiens de pays croisés jadis avec des vendéens ou des saintongeois, et sont plus ou moins laids.

Le veneur doit élever pour avoir un bon équipage.

Quand le veneur aura choisi la race qu'il lui plaît d'avoir ou qu'il pense pouvoir se procurer, il fera tout son possible pour acheter quelques beaux échantillons, comme un ou deux étalons et au moins deux belles lices, pour en tirer race et en élever le plus tôt possible, car c'est la seule façon dont il puisse espérer se former un bon équipage, à moins qu'il n'ait la chance de trouver quelque meute pour loup à vendre, chose qui arrive bien rarement; dans ce cas, dût-il la payer fort cher, il fera bien de l'acheter et sera encore indemnisé de ses frais, surtout si la meute contient des chiens de bonne espèce. Je ne parle pas, bien entendu, des chiens anglais, foxhound, staghound, etc., qui sont généralement juste l'opposé de ce qu'il faut désirer pour un chien de loups, non pas qu'on ne trouve pas par hasard un chien anglais qui chasse loup et même qui rapproche, mais créer un équipage de loups avec des chiens anglais serait l'entreprise la plus folle et la plus ridicule que je connaisse et qui ne mènerait qu'aux plus grands déboires; car qui a étudié ces questions-là à fond sait que le lièvre est le seul animal qu'on chasse réellement en Angleterre, et cela avec des chiens particuliers, qui ne sont ni des foxhounds, ni des staghounds.

Je conseille donc au chasseur de loups de ne guère compter, pour former un bon équipage, que sur l'élevage, en conservant ou en améliorant la race qu'il aura choisie, le mieux qu'il lui sera possible, mais sans perdre de vue qu'il ne doit presque rien faire au détriment de la finesse du nez. Une fois le fond de son équipage

formé, le veneur s'occupera de mettre ses chiens dans la voie, et pour cela il a trois moyens :

Le veneur a trois moyens pour mettre sa meute en voie et l'y entretenir.

1° La prise des portées de louveteaux ;

2° La chasse d'un loup privé ;

3° La chasse et la prise de blaireaux.

Chasse des louveteaux.

Il devra donc s'inquiéter, le plus tôt possible, des portées de louveteaux de ses environs, et ne pas attendre trop tard pour les prendre, la première année de chasse. Les vieux chiens de loups mettront les autres dans la voie ; on tâchera de faire étrangler les louveteaux par les jeunes chiens, et on aura soin de mettre dans la soupe des chiens la chair des louveteaux, afin de les forcer à la manger. Si, outre cela, on peut garder un des louveteaux ou se procurer un loup vivant, on le fera chasser aux chiens, prendre et piller un peu pour les rendre le plus méchants possible, et on renouvellera cette chasse de temps en temps pour bien les mettre dans la voie.

Chasse des blaireaux.

Il y a encore un assez bon moyen, c'est de leur faire chasser et étrangler des blaireaux, car les chiens qui chassent et qui mordent bien les blaireaux sont généralement beaucoup plus disposés à chasser loups, et c'est une des meilleures façons d'entretenir sa meute quand on n'a point de loup privé, et qu'on sait, par expérience, combien les chiens ont de peine à rester dans la voie du loup, quand ils ne le chassent pas très-souvent.

Il doit laisser quelques louvarts pour l'hiver.

Si le veneur avait plusieurs portées de loups à chasser, il fera bien, après en avoir pris le plus grand nombre de bonne heure, de laisser quelques louveteaux pour pouvoir les chasser et les prendre petit à petit, ce qui confirmera tout à fait ses chiens, car ils chasseront déjà bien un louvart, qu'ils n'oseront peut-être pas

encore attaquer un grand loup, surtout si celui-ci est un vieux routier, qui, en les voyant mollir à l'attaque, ne manquera pas de leur faire tête dans quelque fourré et de les dégoûter complètement. Il faut que le jeune veneur s'en méfie beaucoup, car des chiens dégoûtés au loup sont quelquefois bien difficiles à refaire.

Il doit, pendant l'hiver, former ses chiens de recri.

Qu'il les mette donc bien en voie sur louveteaux; qu'il les rende le plus méchants possible, et, pendant l'hiver, qu'il s'occupe avec patience de lancer quelques grands loups en formant ses chiens de recri, car, sans chien de recri, il ne chassera jamais loup; les raisons en sont bien simples : d'abord, s'il ne compte qu'attaquer des loups détournés, il faudra qu'il ait dix valets de limier, ou un homme comme on a quelquefois la chance d'en rencontrer un dans sa vie; ensuite, comme la moindre chose fait vider l'enceinte au loup, qui part et se glisse sournoisement vers le débucher où il défile, s'il a vent seulement que vous entrez dans la forêt, comment le chasserez-vous alors sans les chiens de recri qui seront la base de votre équipage de loups. Le jeune veneur fera donc bien, tout son hiver, de s'occuper de faire rapprocher des voies de grand loup à ses chiens, de tâcher de les lancer et de créancer ses chiens, en étant impitoyable pour qu'ils ne chassent pas une autre voie que celle du loup et du blaireau. Il faut que ses chiens puissent traverser d'énormes enceintes sans donner un coup de voix sur autre chose que sur ces animaux, être surtout sévère pour le chevreuil, la voie la plus contraire aux chiens de loups. C'est en formant et en créançant ses chiens que le chasseur apprend à chasser loup, qu'il s'instruit de leurs mœurs et de leurs habitudes, qu'il apprend à connaître ses chiens et leurs qualités, qu'il distingue celui qui a

Il doit être impitoyable pour les créancer.

l'amour de la chasse du loup et auquel on pourra avoir confiance dans les embarras.

Quand on habite un bon pays de chasse, un pays de bois et de landes, peu habité et peu cultivé, ou un pays couvert de grands bois, il est très-bon, pour pouvoir chasser loup plus souvent, d'établir des abats d'animaux dans un endroit assez désert et retiré, à quelque bon passage.

Un bon moyen pour avoir des voies de loups.

On fait abattre des chevaux, des ânes, etc.; au bout de peu de temps, les loups y viennent; car, comme les vautours, ils sentent les abats à des distances considérables; et, s'ils voient qu'il n'y a point de piéges, ils finissent par prendre l'habitude d'y donner souvent. En partant alors de bonne heure, on a des grandes chances de trouver une bonne voie de loup et d'attaquer avec d'autant plus de certitude que le loup bien repu n'aura probablement pas fait grand chemin. C'est d'ailleurs ainsi qu'on peut avoir quelque chance de forcer un grand loup.

C'est ainsi que le veneur doit passer tout son hiver pour former son équipage de loups, le mettant en voie et créançant ses chiens de recri. Au printemps, vers le mois de mai, époque à laquelle il devra laisser les loups tranquilles, sous peine de déranger les louves, il fera bien de commencer à chasser le blaireau soit en bouchant les terriers et allant les attaquer de bonne heure, soit en les déterrant et les mettant dans quelque parc où on les fait chasser et étrangler aux chiens; rien ne les rend plus mordants sur loup que ces combats.

Au printemps, il faut chasser les blaireaux.

Un équipage pour loups n'a pas besoin d'être très-considérable; je crois même qu'on force plus facilement des loups avec un petit nombre de chiens d'élite qu'avec une meute trop nombreuse, bien

On force mieux avec un petit équipage.

entendu qu'il ne faut pas un seul chien inutile. De quatorze à vingt chiens, c'est un nombre bien suffisant, pourvu qu'ils soient tous bons, tous utiles; il ne s'agit pas seulement de ne pas être nuisible, il faut que chacun d'eux soit utile. Dans ce nombre, il faudra au moins six ou huit chiens de recri, mais plus il y en aura, mieux cela vaudra.

Qualités que doivent avoir les chiens de loups.

Les chiens de loups doivent être très-vigoureux, pleins de fond, très-fins de nez et en même temps très-perçants, désireux de se rapprocher de l'animal qu'ils chassent, et qu'ils aient cette intelligence de relever promptement un défaut, qui caractérise le vrai bon chien de lièvre.

Du reste, on peut très-bien livrer sur lièvre les jeunes chiens de loups; s'ils sont de bonne race, ils apprendront à bien chasser cette voie, et n'en seront que meilleurs quand on les mettra au loup.

Il faut qu'ils fassent leurs rapprochers vivement, et que, hors des balancers ou des abouts de voie, on ne puisse les suivre qu'au trot; car avec des chiens de recri très-fins, mais lents et musards, qui défilent la voie pied à pied, on arrive bien souvent, pour le loup, à ne pas le lancer à cause du chemin parcouru par l'animal, et qu'ensuite, quand on chasse des louvarts d'un bon âge avec des chiens lents et musards, on ne les force pas; or, le plus joli de la chasse du loup, c'est de pouvoir prendre des louvarts jusqu'en mars, en chassant dans de bonnes conditions. Il faut donc allier la finesse du nez avec un certain pied, mais ne pas tant chercher cette vitesse du chien dans le train proprement dit que dans le perçant et l'instinct de relever rapidement les défauts.

Comment on doit

Quant à l'élevage, le veneur n'oubliera jamais de choisir ses

meilleurs chiens de loups, pour reproduire, de préférence même aux plus beaux; car, pour le loup, les qualités avant tout. Si on peut parvenir à allier la beauté avec la bonté, on aura la perfection. En tout cas, il faut avoir soin, en alliant les meilleurs chiens, de ne pas les laisser dégénérer, ce qui arriverait, si on croisait toujours les plus fins entre eux, sans jamais penser à la construction et au fond.

croiser les chiens

Le veneur ne doit pas oublier qu'une meute pour loups ne reste en voie de loup qu'à condition de le chasser souvent. S'il tient donc à avoir un bon équipage, il faut qu'il s'occupe du loup constamment; car des chiens peuvent chasser des louveteaux en septembre, même les prendre, et cependant ne pas former ce qu'on appelle un équipage de loups. Des chiens devant lesquels bondira par hasard un loup dans une lande ou forêt très-claire et qui le chasseront, ou qui, entraînés par d'autres chiens, chasseront même un grand loup toute la journée, peuvent encore fort bien ne pas former un équipage de loups, ne jamais recommencer ces hauts faits, ne pas vous donner connaissance d'un grand loup remis dans une grande enceinte fourrée, ou bien, s'ils l'ont lancé, le lâcher dès que le loup, les voyant mollir, leur aura fait tête. Ce sont choses qui me sont arrivées maintes fois, à moi comme à bien d'autres, et de rudes déboires par lesquels il faut souvent passer avant d'arriver à avoir un véritable équipage de loups. Car une meute, même bonne, n'a qu'à être trop longtemps sans chasser loup et qu'à retomber pour la première fois sur un grand loup méchant comme j'en ai connu un en Normandie, qui ne voulait jamais partir sans bataille; alors, en deux ou trois chasses, l'équipage peut être gâté, les chiens dégoûtés et le maître désespéré.

Une meute ne reste en voie qu'à condition de toujours chasser.

Je sais bien qu'avec des chiens de vraie race à loup cela ne doit guère arriver, parce que ceux-ci le chassent naturellement, et ont contre lui une haine invétérée ; mais ces chiens-là sont tellement rares maintenant, qu'il vaut mieux parler de ceux qu'on est plus exposé à rencontrer. Je me rappelle, d'ailleurs, toutes les peines et déboires que j'ai eus avant d'arriver à avoir de vrais chiens de loups.



HUIT CHIENS DE RECRI POUR LOUP



CHAPITRE IX.

DE L'ATTAQUE DU LOUP.

Il y a longtemps qu'il est reconnu, en vénerie, que l'attaque, bien ou mal faite, d'un animal est pour beaucoup dans la bonne ou mauvaise réussite de sa chasse. Il est donc important, surtout pour l'animal le plus difficile de tous à attaquer, de s'occuper des meilleurs moyens de bien faire cette attaque. Importance d'une bonne attaque.

Elle peut avoir lieu de deux façons :

1° Soit en faisant faire le bois, et si par hasard on détourne un grand loup ;

2° Soit en cherchant les voies de la nuit avec les chiens de recri et en les rapprochant pour arriver à le lancer.

Détourner un grand loup est, comme nous l'avons vu, un travail des plus difficiles et des plus chanceux, quand on n'a qu'un ou deux hommes au bois, à moins qu'on ne possède un de ces piqueux de loups comme on en voit rarement et comme il ne faut guère compter en avoir. Enfin je suppose qu'on ait ou un homme capable de détourner souvent de grands loups, ou un assez grand nombre de bons valets de limier pour avoir quelque chance d'avoir souvent de grands loups rembuchés; on devra alors aller, dans le plus grand silence, frapper à la brisée avec les chiens de recri les plus sûrs, tous les autres chiens mis en harde volante et tenus dans la Comment on attaque en faisant le bois.

direction probable où le loup devra prendre son parti. Aux premières voix des chiens, et même peut-être avant, le loup aura probablement vidé l'enceinte; de toute façon, on laissera les chiens de recri parfaitement empaumer la voie, et, si on voyait sauter le loup, même avant que ces chiens n'aient pris la voie, on se gardera bien de donner les autres chiens avant que les chiens d'attaque ne l'aient empaumée. On les laissera bien prendre la voie et la redresser, et, si par hasard le loup se faisait battre dans l'enceinte, on fera très-sagement de le laisser chasser aux chiens d'attaque, jusqu'à ce qu'ils l'en aient fait sortir, car on risquerait fort de tout perdre en donnant les chiens de harde dans l'enceinte; ils prendraient probablement le contre, ou causeraient des hourvaris, couvrant la voie et la faisant perdre aux chiens d'attaque, et, lorsque ensuite on retrouverait la voie, on n'aurait peut-être plus alors qu'un rapprocher, et, comme il est très-probable que le loup aurait filé toujours sans s'arrêter, on arriverait à des forlongers et à des débuchers où l'on perdrait cette voie, qui est si légère : la chasse serait donc manquée. Ce n'est plus comme pour un autre animal, qu'on serait sûr de relancer pourvu qu'on ait des chiens passables, ou qui se serait remis à deux ou trois enceintes de là.

Comment on doit donner la meute.

Ainsi, en cas de loup détourné, aller aux brisées dans le plus grand silence, faire empaumer la voie par les chiens de recri, les laisser parfaitement s'assurer de leur voie, ne donner les chiens de relais que lorsque les chiens d'attaque seront sortis de l'enceinte avec le loup, et les donner alors plutôt en queue qu'en tête, se méfier enfin de tout ce qui pourrait causer un hourvari dans ce moment-là, c'est ce qu'il y a le plus à craindre et ce qui pourrait tout perdre.

Si l'on envoie au bois, on fera bien, dès la veille, d'envoyer faire une reconnaissance par le ou les valets de limier, et, selon les connaissances qu'ils auront, on fixera le rendez-vous du lendemain le plus près possible de l'endroit où il est présumable que le loup sera rembuché; autant que possible, on donnera le rendez-vous à neuf ou dix heures au plus tard.

On fera bien d'envoyer la veille au bois

Si l'on veut donner des relais, ce que j'avoue n'aimer guère, attendu que, si l'on met au relais de bons chiens, ils prendront la tête étant tout frais, tueront ou dégoûteront les bons chiens d'attaque qui chassent déjà depuis deux ou trois heures, et qui, fâchés de ne pouvoir suivre, apprendront à couper ou à ne pas être tenaces sur leur voie; si, au contraire, on met au relais les moins bons chiens, il est à peu près certain qu'ils ne feront que nombre, et que ce seront encore les bons chiens de tête qui feront tout; par conséquent, ce relais ne servira pas à grand'chose, si ce n'est à épuiser encore, pendant un moment de fougue, les meilleurs chiens. Je n'aime donc point les relais et ne comprends à cette chasse que le relais volant, suivant les chiens de recri et donné aussitôt qu'on le peut. Mais enfin, si l'on veut mettre des relais et essayer de prendre un grand loup par ce moyen, il faut les envoyer coucher dans quelque ferme ou hameau sur la refuite présumée de l'animal, en leur donnant ordre d'être à leur poste à une heure fixée, afin d'être tout prêts à relayer si le hasard le permet.

Inconvénient des relais

Mais il est un autre moyen d'attaquer les loups, moyen généralement plus usité dans les vrais équipages de loups; c'est celui qui consiste, quand on connaît bien le pays, à partir de très-bonne heure et à se rendre aux différents bois et passages de loups, chercher les voies de la nuit pour les rapprocher et lancer l'animal.

Comment on attaque en cherchant les voies de la nuit.

Dans les bons pays de chasse, les pays peu habités, peu cultivés, couverts de landes, de bruyères et d'étangs, où les loups sont assez communs, moins souvent sur pied, moins tourmentés, on est à peu près certain, aux carrefours ou croisés de chemins bien connus des chasseurs pour être des passées de loups, d'avoir connaissance d'une voie de loup de bon temps, sur laquelle, sans tarder, on découple ses chiens de recri, en faisant suivre le reste de la meute en harde volante, ou en l'envoyant de suite vers le point où l'on est à peu près certain de se diriger et probablement de lancer l'animal.

Comment on rapproche les voies.

On suit alors de près les chiens de recri, sans crier ni même sonner, mais en les soutenant et les appuyant doucement sans les troubler, tout en les activant pour qu'ils débrouillent le plus vite possible une voie si légère. Dans un défaut ou un about de voie, si positivement les chiens ne peuvent pas l'enlever, il faut prendre vivement les grands devants de la refuite ordinaire des loups, pour tâcher de retrouver la voie dans quelque terrain plus convenable. C'est alors qu'il faut se fier au vrai bon chien de loup, sur lequel repose maintenant tout l'espoir du lancer; aussi faut-il avoir toujours une oreille attentive à sa voix. Il est probable que le loup n'attendra pas les chiens pour filer; mais qu'aux premières voix qu'il aura entendues de loin il se sera dressé subitement, et prêtant l'oreille, le nez tourné du côté de la meute qui arrive, il aura réfléchi un instant, puis, prenant de suite son parti, il aura filé lestement, ne craignant pas de percer droit devant lui, débuchant même avant d'être poussé, mais certain que la fuite la plus prompte est le meilleur moyen de se débarrasser des ennemis dont il a reconnu la voix.

Lorsque les chiens arriveront près du liteau, on reconnaîtra bien,

aux redoublements de cris et à l'action qu'ils prendront, que l'animal est parti ; et alors, si les chiens sont bons, comme ils viennent de travailler longtemps une voie beaucoup plus froide et beaucoup moins droite, ils la mèneront alors grand train, criant moins ; c'est le moment ou jamais d'avoir soin de ne pas les perdre.

Comment on donne les hardes volantes.

Aussitôt qu'on s'aperçoit que l'animal est sur pied, on donne les chiens de meute qui suivent en harde volante, en ayant toujours les plus grandes précautions pour ne pas causer de hourvari ou pour qu'ils ne prennent pas le contre, car j'ai observé maintes fois qu'il n'y a pas de voie où les chiens aillent aussi facilement au contre, et, comme le loup a probablement filé droit, on serait capable d'être longtemps avant de rallier, si toutefois on le pouvait. Je me rappellerai toujours avoir vu une fois mes chiens ne pouvoir rallier, dans une occasion semblable, qu'à 12 lieues (48 kilomètres) de l'attaque sur un vieux loup qui prenait du grand pays.

C'est généralement la meilleure manière d'attaquer.

On conçoit que ce moyen d'attaque soit un des meilleurs et des plus usités par la plupart des chasseurs français de loups, qui, n'ayant pas un personnel et un équipage considérables, ne peuvent guère compter sur les chasses de grands loups détournés par un seul homme ; on le détourne une fois, et quinze fois on a connaissance d'une bonne voie ; espérant le détourner, on continue à faire suite, et, le trouvant toujours perçant et gagnant du pays, on finit par avoir une voie trop haute et ne rien pouvoir faire.

Aussi la meilleure manière d'attaquer est-elle, comme je l'ai dit, observant le pays où vous êtes, de reconnaître la marche des loups la nuit ; car il est toujours des endroits, rentrées ou

acculs de forêts, croisés de chemins, grands arbres aux coins des forêts et sur des coteaux où les loups d'un pays passent toujours et vont prendre le vent des bestiaux et des abats; c'est là qu'il faut être de bon matin pour prendre les voies; mais, si vous n'avez pas de chiens qui rapprochent parfaitement, autant rentrer chez vous et ne pas vous faire chasseur de loups. Mais, si vous avez des chiens venant de quelques-unes de nos anciennes bonnes races françaises, Vendée, Saintonge, Gascogne, tâchez de les garder le plus purs possible; s'ils ne sont pas assez vigoureux, tâchez de les améliorer par des choix judicieux, ou introduisez-y un peu de sang anglais, si vous voulez; mais craignez surtout d'en mettre trop; car alors vous ne pourriez plus chasser que des portées de louveteaux; quant à chasser de grands loups avec des chiens qui ne rapprochent pas à merveille, il ne faut pas y penser.

CHAPITRE X.

DE LA CHASSE DU LOUP.

« Peut-on forcer, ou avez-vous pris de vieux loups? » Telle est la phrase que l'on fait généralement aux chasseurs de loups. Pour moi, je déclare, à mon avis, le vieux loup inforçable, non pas qu'on ne puisse en forcer, mais ce sera toujours par hasard, et on pourra fort bien ne jamais recommencer. Tous les grands chasseurs de loups en ont forcé, ce n'est donc pas une chose impossible, mais seulement des plus rares et des plus difficiles, demandant un concours de circonstances que l'on rencontre rarement à cette chasse. Peut-on forcer des grands loups?

Les difficultés principales sont :

1° La vigueur et le fond de l'animal plus grands que ceux de n'importe quel chien, son train plus grand même que celui d'un lévrier, car il était connu autrefois que, dans les accourres sans laisses en tête, les lévriers ne pouvaient le prendre;

2° La difficulté d'une bonne attaque à heure convenable;

3° Enfin l'habitude qu'ont ordinairement les loups de percer toujours devant eux et de se forlonger en suivant les chemins.

Je doute qu'on puisse voir jamais un équipage de loups aussi complet, aussi bien monté en hommes, en chevaux et en chiens que celui du grand Dauphin; eh bien, quoiqu'il ait pris quelques

grands loups, cet équipage reconnaissait le grand loup comme ne pouvant être forcé que par hasard, c'est-à-dire soit par des relais d'équipages se succédant avec des relais de chevaux pour les hommes, et tout cela donné dans les meilleures conditions, soit dans les cas d'un grand loup ayant quelque vieille blessure, ou trop plein. Pour moi, je crois que ceux qui prennent des grands loups hors de ces conditions les prennent de janvier à avril, et que ce sont des louvarts et non des grands loups. S'ils se trompent de bonne foi, qu'ils regardent les ongles, et ils verront qu'ils n'ont pas pris de grands loups.

Voyons un peu ce que fera un grand loup, ou bien un louvart, dans sa chasse de janvier à avril.

La chasse d'un loup.

Votre homme a eu connaissance de loups donnant depuis quelque temps dans tel canton, et ayant inquiété et attaqué des bergers, ou qu'on a vus rentrer le matin dans quelque boqueteau. Vous êtes convenu avec lui qu'il partira le lendemain matin de très-bonne heure avec son limier, pour tâcher de détourner un loup ou au moins d'avoir une bonne voie, et vous lui avez donné rendez-vous, pour neuf heures, à portée de l'endroit où il a des chances de détourner.

Le départ

Le lendemain matin, bien lesté, ayant même quelques provisions sur votre cheval et de l'argent dans votre poche, car vous ne savez pas où vous coucherez, vous partez de manière à vous trouver au rendez-vous en même temps que l'équipage.

Bien entendu que, si vous êtes encore jeune et que vous ayez le feu sacré, il vous est permis d'aller travailler au bois de votre côté; vous aurez ainsi plus de chance d'avoir quelque chose au rapport. Enfin, vous ou votre homme, vous êtes revenu de votre quête;

votre homme a eu connaissance d'une voie, il l'a suivie fort longtemps, l'a perdue et retrouvée à l'entrée d'un bon bois, l'a retrouvée ensuite sortant de ce bois, et enfin il la laisse rentrant dans une assez bonne demeure; mais il ne l'a pas détournée et pense que le loup perce toujours. Du reste, la voie est très-rapprochable et l'on se dépêche d'y aller. Allons, vite! les bottes, et à cheval, les chiens de recri sont ensemble, les autres chiens séparés en deux hardes volantes; mangeons un morceau en nous rendant à la voie et observons le plus grand silence. Voyez le limier qui a fait le bois, comme il marche devant les chevaux, sachant bien où il va! Ne le quittez pas de l'œil, car il pourrait prendre la voie avant les autres. Mais voici la brisée; les chiens de recri goûtent la voie, tâtent aux branches; Publico a crié, les autres s'en mêlent, et tout part; attendez, c'est un peu de fougue, tout à l'heure ce sera plus froid, et ils auront peut-être du mal à l'enlever. Mais non, la voie défile bien, les hardes volantes suivent la chasse à hauteur dans cette grande ligne qui suit l'enceinte. — Ah! voilà un about de voie; nous sommes à l'extrémité de l'enceinte; il est peut-être retourné; les vieux chiens de recri, qui savent leur métier, font leur retour en arrière, en avant et de l'autre côté du chemin. — Rien. — Il n'y a aucun revoir dans ce grand chemin tout couvert de pierres, mais Publico, qui est malin, le suit, et, au bout de cent pas, le voilà qui donne. Le loup aura suivi le chemin avant de sauter à gauche, c'est cela; il tourne, entre dans l'autre enceinte et tous les chiens le rallient.

Le loup n'est pas rembuché.

Les chiens goûtent la voie.

Le rapprocher.

L'about de voie.

Mais le rapprocher continue et l'on arrive bientôt à une sortie sur une plaine. — Il y a là un petit sentier et une colline en pente, d'où l'on peut voir le pays environnant; les chiens ont amené la voie jusqu'au fossé, ont crié même jusqu'à vingt pas dans le champ,

Le faux débucher

puis ils ont perdu, c'est un faux débucher. — Le loup sera sorti dans la plaine pour voir ce qui se passe, et il sera rentré ensuite au bois. — En effet, écoutez Publico qui s'en est méfié et qui donne de nouveau là-bas dans l'enceinte. — « Accout à lui, accout, rapproche mon bon, rapproche. »

Le lancer

Mais nous voilà arrivés à une bonne enceinte remplie d'herbes et de fougères, bien exposée au soleil; les chiens hésitent et balancent un peu, méfions-nous, car ils doivent être près du liteau. — Ah! j'entends Publico qui se récrie, — il l'a lancé; — vite, suivons-les de près et veillons à ce que la meute soit bien donnée; courons à la ligne la plus proche et suivons-la lestement pour gagner les devants et tâcher de voir sauter le loup. — Taïaut! le voyez-vous sautant déjà là-bas; heureusement voilà les hardes qui arrivent aussi; allons, tout va bien; vite, à bas de cheval, et aidons à bien donner les chiens. Voilà les chiens d'attaque qui arrivent; ils franchissent la route comme le vent; les voilà déjà sautés; découplons lestement, mais en nous assurant que les premiers chiens rallient bien. — Allons! tout est donné, les entendez-vous qui rallient et redoublent de gorge, et comme ils filent! A cheval, et ne perdons pas de temps, car il va peut-être débucher; mais nous voilà à la plaine, et rien n'est en vue; cependant la chasse arrive grand train, elle retourne, — il va se faire battre. — La chasse fait tout le tour de la forêt, que le loup parcourt pendant deux heures. — Mais voilà les chiens qui mollissent un peu, la voie se refroidit, le loup aura pris de l'avance. Ah! voici un relancer; mais c'est trop chaud, et d'ailleurs il n'y a là que quelques jeunes chiens; c'est un change; des chevreuils qui auront bondi devant les jeunes chiens. Heureusement que j'entends là-bas des vieux chiens qui continuent leur voie. —

On donne la harde. — Le loup se fait battre — Le change des jeunes chiens

Courons vite arrêter le change et tâchons de rallier le plus promptement possible. — Voilà qui est fait! mais je n'entends plus la chasse; elle a filé pendant que j'arrêtais change. — Enlevons vite ces chiens-là et gagnons ce fameux débucher que les loups aiment tant. — Nous y voici! Ah! c'est cela; voilà déjà les chiens là-bas dans la plaine, ils sont restés sur la voie, l'ont relancé sur le bord du bois, et, cette fois, le loup, serré de près, a débuché de suite. — Allons, rallions-les rapidement. — Voyez comme ils défilent la voie; voyez comme cette bonne Minerve mène ce débucher la tête haute. Ah! regardez, voyez-vous le loup là-bas, au loin sur cette colline; il s'arrête et se tourne de notre côté pour écouter et voir la chasse arriver. Le voilà reparti, il va gagner ce bois que nous apercevons au loin. — Dieu! que la plaine est dure; 3 lieues de débucher de ce train-là, et mon cheval est à bout. Enfin nous y voilà; il se fait battre, bon! cela nous permet de faire souffler un peu nos chevaux qui en ont grand besoin. Mais le bois est trop petit, le loup ne peut pas y rester longtemps : portons-nous de suite du côté du débucher. — Mais qu'y a-t-il? cela ne va pas; les chiens crient à peine et n'avancent guère, le loup est probablement au milieu d'eux dans ces fourrés, et les chiens sont en crainte. Voilà des chiens qui sortent là-bas au débucher, que font-ils donc? — Les voilà tous et je n'ai rien vu sortir. — Ah! au milieu d'eux voyez-vous le loup marchant la tête un peu basse et leur montrant les dents de temps en temps : « Accout, tiens bon, mes valets, tiens bon, harlou, harlou! » Mais il vous a vu arriver, et le voilà qui détale dans cette grande plaine. — Grand Dieu! comme il marche et laisse derrière lui vos chiens les plus vites, et pourtant quelle allure aisée et comme on voit qu'il peut la soutenir encore

On rallie au débucher.

Le débucher.

Le loup se fait battre au milieu des chiens

Il débuche avec eux.

Il prend de l'avance.

longtemps! — Il est bien gros, mais je crois cependant que c'est un louvart; nous sommes à la fin de février, et ils sont déjà bien vigoureux à cette époque. — Taïaut, taïaut! le voilà qui redébuche là-bas de ce boqueteau, il retourne du côté de la forêt; il n'aura

C'est un louvart.

pas osé quitter le canton et prendre les grands pays; décidément c'est un louvart.

Nous voilà rentrés dans la forêt et voilà une heure qu'il se fait

Il rentre en forêt

battre de nouveau. — Soutenons les chiens, et animons-les un peu, car la journée avance. Il fait encore une fois le tour du bois. —

Il se fait battre et fait tête.

Ah! il fait tête! Le voyez-vous sauter cette grande ligne, entouré de chiens; mais Brisefort et Mascaro le harcèlent, le voilà reparti. Les chiens filent rapidement et disent peu de chose. Ils sont avec lui. Bon! taïaut! le voilà qui repasse cette autre ligne avec eux; dé-

Hallali courant.

cidément il est hallali courant, il ne marche plus, serrons-le de près. — « Tiens bon, mes valets, tiens bon! » Entendez-vous la bataille là-bas. — Ah! que ce bois est fourré! On n'avance pas et on ne peut les joindre. Oh! il repart encore; mais le voilà acculé dans cette clairière contre ce gros arbre. — Vite, pied à terre et le couteau à la main, mais ne le tuons pas trop vite, laissons-le se battre avec les chiens et que ceux-ci l'étranglent. — Voyez comme il les renverse à coups de poitrail, et ce pauvre Candor, comme le loup l'a saisi au cou. Mais voici les terribles Brisefort et Mascaro qui l'ont saisi à la gorge, il est renversé, tous tombent dessus;

Il est porté bas.

« hallali, hallali! » — Il se relève encore et secoue au loin toute cette masse de chiens; mais, cette fois, la colère les domine, ils se précipitent dessus et, excepté quelques peureux qui ont l'air très-occupés contre ces arbres là-bas, les autres vont en venir à bout. « Hallali, hallali! » Voilà une belle chasse de louvart. Nous

sommes en février; il y a sept heures que vous le chassez, il ne faut pas se plaindre.

Telle est à peu près la chasse du grand loup, sauf la prise. — Les défauts y sont rares, parce que le loup est souvent près des chiens et quelquefois en plaine au milieu d'eux. Quelques vieux loups se font relancer de temps en temps, ce qui fait grand plaisir aux chiens; d'autres percent toujours en avant et se forlongent en suivant les chemins. Dans ce cas et quand les chiens y tombent en défaut, il faut leur faire quitter la route et suivre les bordures, et, s'ils ne redressent pas la voie, c'est que le loup a fait un hourvari pour tourner d'un côté opposé et se remettre au bout de sa ruse. Le piqueux sonnera alors un retour à ses chiens et prendra les arrières, sur lesquels ils retrouveront la voie et relanceront peut-être leur loup. La chasse du grand loup.

Il n'existe pas d'animal qui ait autant d'haleine et qui dure aussi longtemps qu'un loup, surtout quand il trouve à boire de temps en temps. Si cela lui plaît, il vous mène très-bien à 60 kilomètres (15 lieues) du lancer, et il s'étonne si peu du bruit que, pour mieux ménager ses forces, il n'en va pas plus vite; de sorte que, souvent en plaine, les chiens lui soufflent au poil. Il perce et gagne les grands pays.

Il ne faut pas à cette chasse (pas plus, du reste, qu'à toute autre) s'amuser à briser et à attendre le retour; c'est le cas ou jamais de piquer sérieusement et sans s'arrêter, ou bien l'on a perdu la chasse en un instant. — Il y a des loups qui font des randonnées assez courtes et qui se font battre toute une journée dans une forêt; mais, généralement, il faut s'attendre à être mené loin et ne pas trop compter revenir coucher à l'endroit d'où l'on est parti, si, l'animal une fois lancé, on est déterminé à le suivre partout où il ira, comme doit le faire un vrai chasseur.

Le loup suit volontiers, pendant la chasse, les ravins que l'eau forme dans les côtes et dans les bois, les fossés et les endroits où il peut être à couvert; quelquefois, mais plus rarement, il suit les chemins. J'en ai vu que je chassais passer tranquillement en plein jour dans des rues de village et des cours de métairies.

Comment il fait tête

Quand le loup n'en peut plus, il s'accule à un buisson, à un arbre, ou se terre, la queue devant, sous quelque grosse pierre ou dans quelque trou. Là il se défend avec succès contre les chiens et les intimide ordinairement au point que, n'osant pas le saisir de suite, ils l'entourent en criant, et ne se jettent dessus qu'aussitôt qu'ils voient arriver les chasseurs à leur secours.

La finesse du nez très-nécessaire au chien de loup.

A cette chasse plus qu'à toute autre, il faut des chiens vigoureux, hardis, ayant un grand fond et surtout une grande finesse de nez, attendu que la voie est froide et légère; le sentiment du loup, étant plus délicat que celui des autres animaux, s'évapore aussi plus promptement. Il n'est pas certainement de chasse où la finesse du nez dans le chien soit aussi nécessaire qu'à la chasse du loup. Si vous avez des chiens qui, trouvant une voie de loup le matin, la rapprochent assez lestement et finissent par le lancer; si ces mêmes chiens prennent un louvart en janvier, vous avez ce qu'il vous faut; contentez-vous de les bien garder et de les perpétuer, vous pouvez chasser loup partout; gardez-les bien dans la voie du loup,

Il faut mettre les chiens en curée.

et, pour cela, mettez-les en curée comme pour les autres animaux. Dans le commencement, ils n'en voudront pas; faites-les jeûner jusqu'à ce qu'ils en mangent, et vous arriverez, je vous le promets par expérience, à avoir des chiens qui en feront curée chaude, comme d'un autre animal. J'ai eu quatorze chiens sur vingt qui le mangeaient cru, comme ils auraient fait d'un chevreuil.

Vous serez alors récompensé de toutes vos peines, car la chasse du loup est la plus belle de toutes les chasses; c'est la chasse française par excellence; c'est la chasse de la vieille vénerie, illustrée par les exploits du Grand Dauphin, des Sélincourt, des d'Enneval, des Roncherolles, des Dary, des du Hallay, des Brière d'Azy, des du Botdéru, etc. C'est la chasse la plus difficile en réussite, vu la vigueur de l'animal, la difficulté de l'attaquer, le fond nécessaire aux chiens et aux chevaux, les qualités indispensables à un bon piqueux de loups. Mais aussi, quel plaisir quand on réussit! Quelle chose magnifique qu'une chasse de grand loup prenant les grands pays! Quelle chose charmante que la chasse d'un bon louvart qui se défend bien, et comme l'on est récompensé des chasses infructueuses qui ne doivent pas dégoûter un vrai chasseur!

Beauté de cette chasse.

Quoique l'usage des armes à feu ne soit pas admis dans les règles de la vraie vénerie, cependant il est des animaux, comme le grand loup, qui, par l'impossibilité de le forcer, peuvent en admettre l'emploi.

Si les loups, trop nombreux, font des dégâts et qu'on soit obligé d'en tuer à tout prix, on place des tireurs autour de l'enceinte. Mais je n'ai point à m'occuper de ce genre de chasse dans ce traité; chasse qui, heureusement pour l'art de la vénerie, manque plus souvent qu'elle ne réussit.

Mais, si l'on chasse un grand loup et qu'on veuille le tuer, les piqueux devront maintenir leurs chiens d'un peu plus près et sonner plus souvent; les tireurs à cheval s'occuperont de croiser le loup dans sa refuite.

Comment on raccourcit le loup.

Dans ce cas, il faut piquer résolûment en avant et gagner les postes que l'on connaît. Arrivé au passage, comme le loup est

très-défiant et très-attentif au moindre bruit, qu'il évente aisément les hommes et les traces de leurs pas, il faut absolument garder le silence et se tenir toujours sous le vent si l'on veut tirer.

On réussit moins à cette chasse dans les grandes forêts que dans les buissons, parce qu'à la forêt il évente les tireurs et les évite ; cependant il évente beaucoup plus difficilement les tireurs à cheval que les tireurs à pied, ce qui vient probablement de ce que l'odeur du cheval l'emporte sur celle de l'homme. Du reste, dans les pays de petits bois, il y a presque toujours des postes assurés où l'on est à peu près certain de pouvoir tirer le loup.

CHAPITRE XI.

DE LA CHASSE DU LOUVETEAU.

Depuis la fin d'août jusqu'à la fin de novembre, la chasse du louveteau est fort agréable et, pour ainsi dire, sûre; il se fait battre et relancer, et rarement sort du buisson où on l'attaque.

Dès qu'on a connaissance d'une portée de louveteaux que l'on veut ou que l'on est obligé de prendre, on s'y transporte avec l'équipage. On place la meute au fort, près de l'enceinte, et l'on attaque avec les chiens de recri ; on fera bien, toutefois, de réserver quelques-uns des chiens les meilleurs et les plus fins pour attaquer les derniers louveteaux sur la fin de la journée. Le piqueux accompagne les chiens de recri et les appuie fortement dès qu'ils ont lancé un louveteau. Aussitôt qu'on s'est assuré de l'animal de meute, on découple les chiens en les faisant bien rallier aux vieux chiens. Tout en les ralliant, le piqueux ne les appuie pas trop, ce qui est, du reste, une règle générale pour la chasse du loup.

Chasse des louveteaux

Il ne faut pas trop appuyer les chiens.

Le louveteau ne perce point, mais se fait battre, et, toutes les fois qu'il se trouve aux lisières de son buisson, il tourne sur lui-même, ce qui doit empêcher les piqueux de trop approcher les chiens; car, s'ils les pressaient, ils leur feraient outre-passer les voies et les empêcheraient de faire le retour et de relancer le louveteau, qui se remet souvent.

Comment se font chasser les louveteaux

Des auteurs excellents ont assuré aussi que les louveteaux se relayaient entre eux, ce qui faisait que souvent il était très-long d'en prendre un, et qu'ensuite tous les autres, fatigués déjà, étaient pris facilement; mais je crois que ce n'est guère une ruse des louveteaux, mais bien plutôt la faute des chiens qui prennent change d'un louveteau sur l'autre, quand celui qui est chassé va se faire battre au liteau et passe au milieu de ses compagnons.

Quand le louveteau est sur ses fins, il s'accule dans un gros hallier ou se couche dans un trou la queue devant, et fait face aux chiens pour les empêcher de le saisir. Il se réfugie même dans les jambes de l'homme qui le prend, et cherche rarement à le mordre.

Comment on met les jeunes chiens dans la voie.

Si, pendant une chasse faite pour mettre en voie de jeunes chiens, on en a quelques-uns qui quittent, il faut les reprendre, les caresser pour ne pas les rebuter sur le loup et les donner de nouveau, dans un autre moment, quand les chiens chasseront bien.

Après avoir pris un ou deux louveteaux, on les fait fouler aux chiens, et si quelques jeunes s'y refusent, ce qui arrive souvent à leurs premières chasses, il faut les caresser et les animer pour les engager à prendre de la hardiesse.

La louve se donne souvent aux chiens

Il faut observer que souvent la louve vient dans la journée couper la voie pour se donner aux chiens et les enlever afin de sauver ses louveteaux.

CHAPITRE XII.

HISTOIRES, ANECDOTES ET CHASSES DE LOUPS.

Dans le journal d'un bourgeois de Paris, sous Charles VI et Charles VII, il est rapporté que, dans l'année 1437, les loups dévorèrent, entre Montmartre et la porte Saint-Antoine, quatorze personnes, et ils étaient devenus si enragés de chair humaine, que, « s'ils trouvaient un troupeau de bêtes, ils assaillaient le berger et laissaient les bêtes. » Quelques pages plus loin, on trouve l'histoire de Courtaud, loup monstrueux ainsi surnommé parce qu'il n'avait point de queue. Il était devenu l'épouvante de tout le monde, et on en parlait, dit le journal, comme on fait du larron du bois ou d'un cruel capitaine. Il finit par être tué et fut promené dans tout Paris. Histoires.

— Sous Louis XIV, les loups étaient encore extrêmement nombreux et faisaient beaucoup de dégâts, car M. de Lorraine, dans un seul hiver, tua trois cent quinze loups dans un rayon de 3 lieues (12 kilomètres) autour de Nancy. (M. de Beauveau. — Mémoires. Cologne, 1699.) — En 1712, ils commirent de tels désordres dans la forêt d'Orléans, que le roi fut obligé d'y envoyer son équipage de loup, et déjà cent personnes avaient été victimes de ce fléau. (Dangeau, t. XIV, p. 218.)

— Salnove raconte, du reste, dans son ouvrage, avoir vu périr,

12

sous Louis XIII et en peu d'années, trois cents personnes sous la dent des loups.

— Sous Louis XV, l'épizootie qui fit périr presque tous les équipages de France en 1764 (ce fut l'invasion de la maladie des jeunes chiens inconnue jusqu'alors) causa un accroissement considérable dans le nombre des loups, qui firent bientôt des dégâts affreux.

— En 1763, ils firent encore de grands ravages aux environs de Meung, près d'Orléans. A peu près vers le même temps ils ravagèrent tout le Soissonnais et les pays qui entourent Saint-Mihiel et Sainte-Menehould; beaucoup de personnes furent dévorées ou périrent enragées. Le chirurgien Manet, de l'abbaye de Moutiers, en allant soigner des personnes blessées par les loups, fut démonté par eux et blessé dangereusement.

— C'est aussi à peu près vers le même moment qu'un loup furieux ravagea les environs de Verdun et vint jusque sous les remparts de la ville attaquer des paysans. Vers sept heures du matin, le commandant de la ville, suivi des officiers du régiment de Navarre et de plusieurs notables, se mit à sa poursuite; ils l'atteignirent et le tuèrent vers dix heures, mais il avait déjà tué cinq personnes et blessé douze autres.

— Enfin, en juin 1765, ils étaient si nombreux dans la forêt de Sainte-Menehould, qu'ils forcèrent les bûcherons à l'abandonner; ils venaient les attaquer jusque dans leurs cabanes. Ce fut à cette époque que, sur les plaintes réitérées des habitants, on envoya contre eux M. de Lisle du Moncel, célèbre chasseur de loups du temps. Lui et son frère leur firent une guerre si acharnée, qu'ils parvinrent à les détruire. Ils en tuèrent, en deux ans, cent trente,

presque tous vieux loups. Pour montrer l'énergie avec laquelle il leur fit la guerre, je vais citer quelques feuillets du registre officiel.

« Le 15 novembre 1766, M. de Lisle du Moncel tua un grand loup d'espèce étrangère, qui avait 11 pouces ½ (32 centimètres) de distance entre le bout du mufle et l'oreille. Quelques jours après, ayant encore surpris cette troupe de loups, il tua une louve, et, voulant l'achever avec son couteau, elle se jeta sur lui et le mordit. Le 4 décembre, il les détourna encore, les attaqua, en tua un et blessa deux autres. Le 6, il tua un grand loup semblable à celui du Gévaudan. Le 14, il en tua encore un. Le 3 janvier, ayant encore eu connaissance du reste de la troupe, il se mit à leur poursuite, et, le 4, abattit une louve presque blanche qui avait douze ou quinze raies noires le long des flancs, et les oreilles marquées de taches blanches. Le 17, il les détourna de nouveau et les attaqua. Cinq loups furent tués, et, entre autres, un grand loup tout noir; quatre qui avaient été blessés furent achevés le lendemain, et un paysan trouva mort un autre loup noir. » Enfin, en deux mois, M. du Moncel en tua trente-six.

— Mais, à la même époque et dans une autre partie de la France, un loup faisait de bien plus grands ravages et soulevait des provinces tout entières. C'est dans les bois de Mercoire, en juin 1764, que la fameuse bête du Gévaudan commença ses ravages; elle y dévora plusieurs femmes et enfants, et, malgré les chasses qu'on lui fit et les traques des paysans soulevés, elle étendit ses ravages du côté de Saint-Alban. Elle donna bientôt jusque dans le Rouergue et dans l'Auvergne, et y fit de tels dégâts, que les états du Languedoc votèrent 2,400 livres pour sa destruction. Le 7 février 1765, l'évêque de Mende fit un mandement à ce sujet pour ordonner des

prières publiques et l'exposition du saint sacrement dans la cathédrale. Mais la terrible bête continua ses ravages, dévorant les enfants et les bergers.

Louis XV, touché des malheurs du Gévaudan, promit une récompense de 6,000 livres à celui qui tuerait ce monstre.

Le 7 mars 1765, soixante-treize paroisses du Gévaudan et trente du Rouergue et de l'Auvergne, formant un corps de 20,000 chasseurs, s'organisèrent en un traque immense pour s'en délivrer. L'animal fut découvert et lancé dans la paroisse de Prunières, et le curé du village, suivi de dix autres chasseurs, se mit à sa poursuite, traversa la rivière de Trinère qui était débordée et glacée, le suivit pendant quatre heures jusqu'à Malzieu, où il finit par lui tirer un coup de fusil qui le blessa; mais le loup se releva et disparut.

Une autre battue générale, faite le 10, n'eut pas de résultat.

Le gouvernement envoya alors en Auvergne le marquis d'Enneval, gentilhomme normand, le plus célèbre louvetier de France, qui avait déjà tué un millier de loups, détruit les loups noirs qui dévoraient les femmes en Normandie, et tué lui-même le grand loup qui avait fait tant de dégâts en Soissonnais.

Des chasseurs de Provence, du Languedoc, du Vivarais, du Comtat, du Dauphiné se joignirent à lui; mais, malgré tous ses soins, le marquis d'Enneval ne put parvenir à le joindre, quoique l'animal continuât ses ravages, mangeant les enfants et les femmes.

Louis XV résolut alors d'envoyer dans le Gévaudan le sieur Antoine, lieutenant de ses chasses et son porte-arquebuse, homme très-expert et très-entendu, avec un détachement des meilleurs gardes des capitaineries de Saint-Germain et de Versailles, et tous les chiens de la louveterie. Les ducs d'Orléans, de Penthièvre et le

prince de Condé y joignirent aussi l'élite de leurs équipages. Toute cette troupe arriva dans le Gévaudan le 7 août 1765.

Malgré l'intelligence et les bonnes mesures du sieur Antoine, pendant tout un mois l'animal lui échappa et continua son carnage de femmes et d'enfants. Enfin, le 20 septembre 1765, il le détourna dans les bois de Pommières, dépendant de l'abbaye royale de Chazes. Les gardes et quarante tireurs choisis fouillèrent l'enceinte, aidés des chiens, et firent lever l'animal, qui s'avança droit sur un ravin où s'était caché M. Antoine. Celui-ci lui tira dans le flanc droit un coup de tromblon qui le jeta par terre, et, par la force du recul, renversa aussi M. Antoine. Le loup se releva aussitôt et courut sur lui, mais Reinhard, garde du duc d'Orléans, qui accourait à son secours, le tua d'un coup de carabine.

C'était un loup ordinaire, seulement il était énorme. Il avait 32 pouces (89 centimètres) de haut, 5 pieds 7 pouces ½ (1m,81) de long, 3 pieds (1 mètre) de circonférence, et pesait 150 livres (75 kilog.). Le sieur Antoine le fit empailler et le présenta au roi le 1er octobre.

Il avait dévoré quatre-vingt-trois personnes et blessé trente. Le gouvernement dépensa, pour le tuer, 29,614 livres.

— En 1771, un grand loup fit d'affreux ravages dans le bas Poitou, où il mangea un pâtre et blessa à mort un autre enfant. Le 29 juillet, comme il venait d'assaillir deux bergères, dont l'une s'était défendue énergiquement, il fut attaqué par l'équipage de M. de la Rochejacquelin, sous la direction de M. Boutellier de Beauregard, célèbre chasseur de loups, et forcé par les chiens après une chasse magnifique; il fut tué d'un coup de pistolet.

— A l'automne, les louveteaux de ce loup, qui avaient mangé de la chair humaine, commencèrent à faire des dégâts dans les environs de Châtillon-sur-Sèvre. Mme la marquise de la Rochejacquelin, en l'absence de son mari, se mit à la tête de l'équipage, les attaqua, en prit deux et tua le troisième.

— En 1774, une louve fit de grands ravages en Normandie, du côté du bourg de la Haye-du-Puits et aux environs des bois de Montcastre. Chose bizarre et très-singulière, elle s'accompagna longtemps d'un lévrier noir appartenant à M. de Mobecq, et eut de lui cinq petits métis dont on s'empara. — Le curé d'Angerville en éleva un qui tenait parfaitement du chien et du loup ; mais il devint si méchant, qu'on fut obligé de le tuer. (Le Masson, *Vénerie normande.*)

— En 1788, un loup monstrueux fit beaucoup de dégâts dans les environs d'Angoulême. Il fut tué cette année même, et il égalait, comme taille, la bête du Gévaudan, car il avait près de 3 pieds (1 mètre) de haut, 5 pieds (1m,66) de long, et pesait 150 livres (75 kilog.).

— Deux ans après la mort du loup du Gévaudan, le 20 juin 1767, dans une chasse dirigée par le marquis d'Apchier dans la généralité d'Auvergne, le nommé Chastel tua un loup énorme dont la tête avait 11 pouces (30 centimètres) entre l'occiput et le mufle. Son cou était rayé de bandes noires, et il avait sur le poitrail une grande marque en forme de cœur. Ses ongles étaient énormes et de couleur jaune pâle comme ses jambes, qui n'avaient point de raie noire. Ses grandes dents avaient 1 pouce 4 lignes (37 millimètres) et 6 lignes (14 millimètres) de diamètre. Ce loup avait attaqué, dévoré ou blessé différentes personnes, entre autres une jeune fille qu'il avait

enlevée sous les yeux de son père; celui-ci le poursuivit vainement à travers le bois. On trouva dans l'estomac de ce loup les fragments du crâne d'un enfant adulte.

— En l'an VI (1798), les loups dévorèrent dans la Nièvre, près de Saint-Sauveur, une douzaine de personnes. MM. d'Arthel s'y transportèrent avec leur équipage et les détruisirent.

— En l'an IX (1801), deux énormes loups tuèrent ou blessèrent dix-sept personnes dans le canton de Varzy, et, dans une battue, un traqueur, nommé Millot, fut attaqué par l'un d'eux et eut le visage et un bras dévorés. MM. d'Arthel, s'y étant transportés, attaquèrent, le second jour, un des loups, qui fit tête de suite à la meute dans l'enceinte où il avait été détourné, et fut tué sans avoir voulu fuir. Le lendemain, ils attaquèrent le second loup, qui fut blessé grièvement et trouvé mort, le surlendemain, à la chapelle Saint-André.

— En 1817, un loup fit de grands ravages dans les environs de Clamecy, où il tua six personnes et en blessa douze. Le jour de l'arrivée de l'équipage du marquis de Pracomtal, il dévora un enfant, et le lendemain, ayant enlevé l'enfant du nommé Guibert, garde de M. de Chastellux, il fut détourné par la Rosée, piqueux de M. de Pracomtal, dans le bois des Sept-Arpents, commune de Dorney. Attaqué de suite par la meute sous la direction du comte Decharry, il fut d'abord mené froidement par une meute ordinairement intrépide au loup, puis chassé ensuite plus vigoureusement, il fut tué au Chêne-Brûlé par un nommé Renault, garde forestier.

— En 1850, les loups attaquèrent à Sarrancolin, à neuf heures du soir, un porteur de contraintes et le dévorèrent. La même année, à Saint-Girons, ils dévorèrent deux voyageurs qui, en se

défendant, tuèrent un des loups dont on retrouva le corps.

— En 1851, une louve furieuse parcourut le pays de Cornouailles, en Bretagne, et attaqua soixante-trois personnes. A Pillevin, elle broya le crâne d'un enfant. A Bertefaut, elle dévora le visage d'une jeune fille. Elle attaquait toutes ses victimes à la face et les saisissait ensuite à la nuque. Le même jour, douze de ses victimes furent conduites à l'hôpital de Guingamp, et beaucoup de personnes atteintes succombèrent. Un paysan breton, nommé le Couster, la tua à bout portant, alors qu'elle s'était précipitée sur lui et avait saisi dans ses dents le canon de son fusil.

Anecdotes

Louis Gruau rapporte (fol. 12) que, le 31 décembre 1611, un paysan surprit un loup et une louve accouplés, et tua le mâle avec un gros bâton.

— Robert Montois raconte (fol. 27) que, lorsqu'il montait dans les arbres, la nuit, pour guetter les loups, ceux-ci l'aboyaient souvent et *couraient furieusement autour de l'arbre, grattant la terre avec rage et grondement*, mais qu'ils ne l'attaquèrent jamais étant descendu de l'arbre.

— On voit, dans Salnove (fol. 238), qu'il suivit, un jour, trois loups qui chassaient une biche autour des étangs de Porchefontaine, près Versailles. La biche se mit à l'eau et s'embarrassa dans les glaces, mais les loups eurent la ruse de se poster en différents endroits autour de l'étang, attendant le moment où elle sortirait.

— De Lisle du Moncel raconte (fol. 23) qu'un loup qui faisait de grands dégâts en Champagne, ayant percé une bergerie, y fit un grand carnage, mais les mâtins lâchés dans la cour ayant averti par leurs cris, on accourut. Le loup, surpris et ne pouvant plus sortir de

la cour, profita des ténèbres pour se glisser dans la maison et se cacher sous le lit du maître. Après l'avoir bien cherché, ne le trouvant pas, on le crut sauvé. Le loup resta dans sa cachette trente-six heures et ne fut découvert que par le propriétaire, qui, voulant prendre son fusil qui était à la ruelle de son lit, l'aperçut et le tua sur place.

— M. de Selincourt rapporte, pour montrer quelles sont la force et la vigueur d'un loup, que trois loups qui avaient été pris dans des fosses, ayant été amenés aux Tuileries devant le roi Louis XIII, on les fit attaquer par des lévriers. L'un d'eux, qui était un vieux loup, assailli par trois lévriers, les rebuta tous trois; on le fit attaquer par trois autres, puis on renouvela successivement jusqu'à douze, et il les marqua tous et les rebuta de telle sorte, qu'ils l'abandonnèrent et n'osèrent plus l'approcher.

— En 1773, M. de Boissy obtint d'un chien braque et d'une louve quatre petits; un mâle et une femelle survécurent seuls. Le 30 décembre 1775, ces deux métis s'accouplèrent, et la femelle produisit, le 2 mars, quatre petits qui eurent les pattes de devant blanches ainsi que le dessous de la gorge. L'un des mâles, qui était presque noir, resta toujours sauvage. (Le Masson, *Vénerie normande.*)

— M. Dubreuil de Labrosse, demeurant près de Montluçon (Allier), ayant jeté un gros loup par terre d'un coup de fusil, l'approcha de trop près, et celui-ci, se jetant sur lui, le mordit au bras si cruellement, qu'il en souffrit très-longtemps.

— Pareille chose arriva à M. Le Masson, qui, ayant jeté bas un énorme loup qui débuchait dans les landes de Gavray devant son excellent petit équipage, fut attaqué par lui et eut la chance de n'y laisser qu'une partie de ses vêtements.

— Au mois de novembre 1849, M. de Champchevrier tua un beau loup noir dans l'Indre-et-Loire.

— M. Thélu d'Aumale tua plusieurs loups noirs près de Neufchâtel. On peut les voir empaillés chez lui.

— M. de Greffulhe prit au piége, à Fontainebleau, un beau loup nankin qu'il offrit au muséum d'histoire naturelle.

— M. de Nanteuil prit aussi un beau loup nankin.

— M. César de Moreton attaqua un jour un loup qui était presque tout blanc et qui fut tué à l'attaque.

— Un grand loup vint un jour, en plein midi, manger des moutons dans un enclos joignant le chenil de M. le comte C. de Moreton à Beauregard. Chopelin, son piqueux, entendant ses chiens faire un affreux vacarme, accourut, et, apercevant le loup, il ouvrit la porte du chenil et courut fermer celle du clos. Le combat entre la mute et le loup dura deux heures, le loup passant d'un enclos dans l'autre sans pouvoir s'échapper, s'acculant et combattant toujours. Enfin il fut étranglé.

— Une des dernières chasses de loups aux panneaux, qui ait été faite en France, est certainement celle qui eut lieu à Rambouillet en 1823. Une portée de loups ayant établi son domicile aux Ivelines, l'inspecteur les fit détourner avec soin et entoura toute l'enceinte de panneaux, puis on découpla les chiens, et la chasse commença. Le duc de Lorge et Melle de la Rochejacquelin assistaient à cette chasse. Le grand loup, attaqué le premier, donna dans les panneaux et fut tué. La louve se fit ensuite chasser longtemps dans l'enceinte, faisant souvent tête aux chiens, et pendant ce temps Melle de la Rochejacquelin, entrée dans l'enceinte, tua elle-même un louveteau. La louve finit enfin par être tuée, puis successivement

cinq louveteaux : de sorte qu'en très-peu de temps on tua les deux grands loups et six louveteaux.

— Un jour, M. Le Masson, avec son petit équipage de superbes chiens normands, attaqua, en Picardie, un louvart qui, poussé vivement par les chiens, fit un long débucher, traversa un gros village et alla se jeter, par une fenêtre basse, dans une bergerie située au-dessous du sol, et dans laquelle se trouvait un très-nombreux troupeau de moutons. Il y fut découvert et tué.

— Une autre fois, chassant dans la forêt de Gavray, arrondissement de Coutances, M. Le Masson attaqua un grand loup qui, serré de près par ses excellents chiens, débucha pour ainsi dire au lancer, arriva au milieu du village du Mesnil-Amand et grimpa l'escalier en pierre assez élevé qui donne accès dans le cimetière, puis redescendit par l'autre escalier qui se trouve en face.

— Chassant aussi, une fois, un vieux loup qui débuchait de la forêt de Gavray sur celle de Saint-Sever, distante de 20 kilomètres, ce loup, quoique poussé assez vivement, se rua néanmoins sur un troupeau de moutons, et en emportait un, lorsque des paysans, par leurs cris, lui firent lâcher prise.

— M. Le Masson rapporte que, il y a quelques années, on tua, dans la forêt de Saint-Sever, un énorme loup noir à poil touffu. Antérieurement, M. de Claville avait tué un loup noir à poil ras dans les bois de Soulle, arrondissement de Saint-Lô. (*Vénerie normande.*)

— Mon oncle, M. le comte Le Couteulx, chassant une fois des louvarts dans les bois de Dangu, un de ces animaux, au milieu de la chasse, se prit la tête entre deux baliveaux sans qu'on pût bien

s'expliquer comment il avait pu le faire; toujours est-il qu'il resta pris et qu'on eut beaucoup de peine à le dégager.

— Je forçai une fois en Champagne un louvart presque blanc avec un peu de poil gris sur le dos. L'ayant vu, à l'attaque, traverser une petite plaine, je le pris d'abord pour un vieux loup. Après s'être fait battre un instant, il prit de suite son parti comme un vieux routier et fila droit devant lui sur la forêt de la Chaise. Après une pointe d'une heure et demie, mené grand train, il arriva à une grande route où, effrayé par du monde, il retourna et revint vers son lancer. Tout à coup j'entendis les abois; fort étonné, car je le croyais toujours un vieux loup, je me précipitai à travers bois du côté de mes chiens et trouvai le loup au milieu d'eux, acculé à un arbre et leur faisant tête. En me voyant, tous les chiens se précipitèrent sur lui à la fois et je le tuai d'un coup de couteau. Ce n'est qu'alors que je le reconnus pour un louvart, car il avait une gueule magnifiquement armée et était de première force, pesant près de 80 livres (40 kilog.). Il avait été pris en cinq heures d'une chasse très-droite et très-vite. Il était presque blanc, légèrement paille, avec du poil un peu gris sur le dos; j'en conservai la peau, comme on peut le penser.

— En fait de change de grand loup, chose assez rare, je puis citer un exemple *de visu*. Parti de bonne heure, j'attaque une louve dans un boqueteau de nos grandes plaines du Vexin. Pressée vivement à l'attaque, elle se fait battre un instant dans le bois, puis débuche ayant déjà quelque avance. Les chiens, filant rapidement sur la voie, tombent à 1 kilomètre de là sur le grand loup remis dans les fossés de la vieille tour de Neauphle, et qui, certainement, n'avait pas entendu arriver la chasse. Surpris à l'improviste et

harcelé par les chiens qui se précipitent sur lui, il perd la tête, enfile la rue du village de Neauphle, fait tomber (de peur, je crois) une femme, entre dans un jardin par la porte et fait tête aux chiens devant la maison; mais, à notre arrivée, il avait probablement repris ses esprits, car il franchit un mur en terre haut de 6 pieds (2 mètres), et sortit du village par la grande rue, pour me faire faire un débucher de 14 lieues (56 kilomètres) dont je me souviendrai longtemps.

— J'ai vu, une fois, en Bourbonnais, un grand loup, que nous chassions M. de Barral et moi, débucher et, suivant les grands chemins, sauter les barrières pour passer dans les cours des métairies et ressortir de l'autre côté de la même façon.

— M. le comte de Labesge chassant un jour un louvart, celui-ci, poussé à outrance, finit par entrer dans une maison de métayer, grimpa dans le grenier par la porte qui était ouverte, suivi de tous les chiens, puis sauta, par la fenêtre, dans une mare où il fut noyé et étranglé.

J'ai déjà parlé de la magnifique louveterie du Grand Dauphin et de ses exploits. Il chassait beaucoup le loup, car on voit dans le *Mercure galant* et dans Dangeau que, par exemple, dans l'année 1686, il courut le loup quatre-vingt-seize fois; que, dans un séjour de huit jours à Anet chez M. de Vendôme, il chassa le loup six fois et prit sept loups et une louve. Les forêts de Senart, Saint-Germain, Marly, Villeneuve-Saint-Georges, Lury, etc., étaient ordinairement le sujet de ses exploits, car les loups y étaient alors extrêmement nombreux.

Grands loups forcés
Chasses extraordinaires

— En janvier 1686, le Grand Dauphin fut conduit par un vieux

loup jusqu'à Anet, et, comme cavaliers et chevaux étaient rendus, il alla demander l'hospitalité à M. de Vendôme.

— Le 7 juin 1705, un grand loup le conduisit encore à Rambouillet, et, le soir, lui et le duc de Berry demandèrent l'hospitalité au comte de Toulouse.

— Quant à sa fameuse chasse de grand loup, voilà ce qu'en rapporte Gouffier dans sa ***Feuille du cultivateur*** (1792).

« On donne pour certain que le Grand Dauphin ayant attaqué un vieux loup dans la forêt de Fontainebleau, son équipage le prit au bout de quatre jours aux portes de Rennes, en Bretagne ; encore fut-il forcé autant par la famine que par la fatigue. En effet, on le cernait, chaque soir, dans le premier bois où il se retirait, et on l'y attaquait de nouveau le lendemain. L'équipage trouvait dans les environs de quoi se sustenter, mais le loup n'avait guère, pendant la nuit, d'autres ressources que quelques racines, nourriture peu propre à réparer ses forces. »

— Gouffier raconte encore que, quoique chassant lui-même avec un excellent équipage, il a souvent abandonné de vieux loups à 20 lieues (80 kilomètres) de l'attaque, et qu'il en prit seulement deux, encore l'un d'eux s'était-il rempli de chair d'âne.

— M. Lavallée rapporte, dans son livre *la Chasse à courre en France*, les exploits des équipages de MM. d'Hanneucourt et d'Ivry, qui forçaient de vieux loups.

Leur meute se composait d'un peu plus de soixante chiens. Le premier jour, s'ils avaient au rapport un loup détourné, ils l'attaquaient avec une vingtaine de chiens, le chassaient toute la journée jusqu'à la nuit, faisaient les brisées et reprenaient leurs chiens. Le reste de la meute, couché dans des fourgons, suivait la chasse de loin

et venait rejoindre les chasseurs à la couchée. On prenait gîte ou on bivouaquait. Dès l'aube, on retournait aux brisées, on découplait les chiens les plus fins et les plus sûrs de ceux qui avaient chassé la veille, pour reprendre la voie, et, quand on était parvenu à remettre le loup sur pied, on donnait vingt chiens nouveaux et on recouplait ceux de la veille. Le plus souvent, le loup durait encore tout le second jour. Le soir, s'il n'était pas pris, on procédait de la même manière et on recommençait le lendemain. Le loup ne tardait pas à laisser voir la fatigue et la fréquence de ses retours offensifs contre la meute, prouvait qu'il était sur ses fins. Alors, si on le pouvait, on amenait le reste des chiens qui suivaient dans les fourgons, et toute la meute ne tardait pas à le rejoindre et à l'étrangler.

— Un jour, Saint-Jean, ce fameux piqueux de M. de Vichy, sur lequel M. le marquis de Foudras a écrit de si charmants articles, chassait un grand loup avec ses chiens. Sur la fin de la journée, il le tire au moment où il rentrait dans les bois de Pomay (près Moulins). Le loup s'y fait battre jusqu'à la nuit noire, et Saint-Jean, persuadé qu'il l'avait blessé, n'arrête ses chiens que quand il lui est devenu impossible de continuer. Le lendemain matin, au jour, il était à la brisée avec ses chiens et allait les remettre sur la voie, lorsqu'il vit plusieurs chasseurs qui arrivaient de Moulins et qui allaient découpler dans le bois : il les pria d'attendre pour lui laisser reprendre la voie du loup qu'il avait blessé la veille. Ceux-ci, curieux de voir travailler ses chiens qui étaient célèbres, couplèrent les leurs et attendirent. Saint-Jean mit sur la voie, ses chiens la goûtèrent, puis finirent par rapprocher un peu froidement, puis tout à coup lancèrent. L'animal se fit battre, et vint sauter une allée devant Saint-Jean et les chasseurs : c'était un beau loup; mais

Saint-Jean, au lieu d'appuyer ses chiens, courut les rompre, prétendant que ce n'était pas son loup, malgré les observations des autres chasseurs qui lui représentaient combien il était peu probable qu'un autre loup se trouvât là à point nommé. Saint-Jean soutint que ce loup n'était point celui chassé par lui la veille, que celui-ci était frais et que le sien était blessé et fatigué. Bref, il arrêta ses chiens et retourna les mettre sur sa voie. Ils reprirent encore en rapprochant, traversèrent l'enceinte où ils avaient lancé rapprochant toujours, et finirent par lancer assez loin le loup de Saint-Jean, qui ne fit que se faire battre et fut pris au bout de deux heures de chasse. Il fallait avoir le coup d'œil et la décision de Saint-Jean pour trancher une question de change sur loup dans des conditions semblables.

— L'équipage de M. Brière d'Azy, pendant le temps que Charrier était à son service, prit huit cents loups (d'après les registres de chasse tenus avec soin par M. Ladrey). Depuis 1825 jusqu'à 1843, pendant que Joseph, neveu de Charrier, était piqueux, l'équipage en prit trois cent quarante-trois. M. Ladrey en reprit ensuite cent quarante-trois. Les chiens de l'équipage descendaient tous des douze premiers vendéens amenés par Charrier et croisés dans l'origine avec les anciens normands de M. Brière. C'est de cette race que viennent mes chiens de loups que j'ai recroisés depuis avec la race qu'avait M. le comte César de Moreton.

— Joseph, dont je viens de parler, étant alors au service de M. de Moreton, sortit un matin pour chasser un renard avec quelques chiens et attaqua un grand loup. Chassé vigoureusement, l'animal gagna les bords du canal, puis revint passer près du château et du chenil où Joseph lui donna le reste des chiens à vue. Culbuté cinq

ou six fois par les chiens dans les clôtures, le loup finit par gagner la forêt, où il ne put jamais prendre beaucoup d'avance, et enfin, au bout de huit heures de chasse, il fut porté bas et étranglé par les chiens dans une mare.

— Un des plus beaux déplacements pour loups qu'on puisse citer est le suivant :

Partis de Cormatin le 1er novembre 1829, les deux équipages de M. Charles Brosse et de M. César de Moreton parcoururent, pour faire la Saint-Hubert, une partie de la Bresse, les forêts près de Châlons-sur-Saône, d'Autun, et revinrent en Morvan, où ils s'arrêtèrent après trois semaines de chasse, ayant pris ou tué vingt-huit loups.

— En 1842, M. Brière d'Azy attaqua un grand loup après un beau rapprocher, le chassa jusqu'à la nuit, où l'on rompit dans la commune de Saint-Firmin. Le lendemain matin, on remit sur la voie, et les chiens de recri relancèrent au bout de peu de temps le loup, qui débucha alors sur Saint-Sulpice et Saint-Bernin-des-Bois; là il y eut un change de plusieurs chiens sur un sanglier, mais une partie de la meute resta sur le loup, qui prit son parti sur Prémery et Nolay. Au passage de la Nièvre, le loup, devancé par M. Ladrey, se rabattit sur Lurcy-le-Bourg, traversa le village de Ligny, les chiens l'ayant à vue, se jeta dans une carrière, puis dans un champ de pommes de terre, où, attaqué et maintenu par les chiens, les paysans le tuèrent à coups de pioche à six heures du soir.

— L'équipage de M. de Vitry (Nivernais) attaqua un jour, dans les bois du Ray, un grand loup qui tint les abois dès l'attaque et débucha ensuite, gagnant Soulières en traversant une rivière et se faisant chasser au milieu des chiens auxquels il fit souvent tête en se battant. La Rosée, monté sur le fameux Blond, était seul resté à

la chasse. Vers le soir, les chiens perdirent la voie près d'une métairie, et la Rosée fut obligé de revenir sans son loup, qui était entré dans une grange et y fut tué par le fermier. Mais, peu de jours après, la rage se déclara dans le chenil de M. de Vitry; le loup, atteint d'hydrophobie, l'avait communiquée aux chiens dans ses différents combats. Ce fut, je crois, une des dernières chasses de l'équipage de M. de Vitry.

— Nennen, actuellement mon piqueux, étant alors chez M. de Moreton, se trouvait en déplacement près de Châlons. Le lendemain d'une chasse de louvarts, par un jour de grande chaleur, il attaqua la louve; il y eut des changes et plusieurs chasses qui emmenèrent les chasseurs; bref, Nennen resta sur la louve avec six chiens qui la chassèrent vigoureusement pendant six heures. Ayant retrouvé les autres chasseurs au bout de ce temps, on fit rallier à sa chasse le reste de l'équipage de M. de Moreton et celui de M. de Ballore. Après huit heures de chasse, la louve finit par entrer dans un terrier de blaireau où les chiens la prirent.

— Mon oncle avait une louve de deux ans qui s'échappa un jour de son chenil. On fut assez longtemps sans savoir ce qu'elle était devenue. Enfin on apprit bientôt qu'une louve faisait des dégâts dans un canton voisin, et à ses allures on soupçonna tout de suite que c'était elle. Mon oncle, désolé d'avoir lâché dans le pays pareil gibier, envoya de suite son piqueux Léonor à sa recherche. Celui-ci l'eut bientôt rembuchée; on l'attaqua et on la chassa jusqu'à la nuit; on rompit les chiens qui couchèrent dans une ferme voisine. Le lendemain matin, Léonor rembucha encore la louve qui, attaquée de nouveau, fut encore chassée jusqu'au soir. Les chiens, arrêtés encore à la nuit, couchèrent dans un cabaret peu éloigné de la

brisée, et, le lendemain matin, Léonor rembucha sa louve pour la troisième fois, à une lieue (4 kilomètres) de là. Attaquée de nouveau, elle fut prise, cette fois, à trois heures de l'après-midi.

— Le 19 décembre 1852, M. Pourial, lieutenant de louveterie de l'arrondissement de Vitré, et MM. Touchadière, Morin, Livonnière, auxquels M. Cosnard de la Previère, un des bons chasseurs de Maine-et-Loire, avait prêté son concours, mirent aux abois, devant leur meute, un beau loup de deux ans, après cinq heures de la chasse la plus vive, sans que l'animal ait été tiré et ait reçu, par conséquent, la moindre blessure. Le loup, épuisé de fatigue après un débucher de trois heures et demie, pendant lequel il avait traversé quatre communes, alla se réfugier sous la roue d'un moulin dans la commune du Pertre. Deux chiens intrépides l'arrachèrent de ce dernier refuge, et le meunier et ses domestiques finirent par se rendre maîtres de l'animal avec des fourches, et l'attachèrent à la roue d'une charrette. Gervais, piqueux de M. Pourial, arriva sur ces entrefaites et musela le loup afin de pouvoir le livrer à la meute, dont plusieurs chiens avaient été fortement mordus. A ce moment, arriva le gros des chasseurs retardés par la vivacité du débucher.

— M. le baron de Lareinty lança, un jour, un grand loup qui, pris d'abord à vue dès l'attaque, se fit battre ensuite quelque temps, puis enfin débucha par une immense lande où il fut mené tambour battant. Après quatre heures de débucher, il passa près d'une ferme où était l'équipage de M. du Boberie ; on découpla immédiatement ce nouveau relais composé de chiens excellents. Le loup, poussé avec une vigueur extrême, rentra dans une forêt où il ne put jamais prendre d'avance et finit par être porté bas par les chiens et étouffé dans un fossé.

— En 1856, MM. de Labesge attaquèrent un grand loup qui fut mené très-vivement par leurs excellents chiens pendant trois heures ; à ce moment, il reçut un relais de chiens frais et très-vites, et fut chassé encore des plus rondement pendant deux heures et demie. Il se fit alors donner un *à-vue* d'une heure, et alla se jeter dans la Vienne, où il fut tué au milieu des chiens comme un cerf.

— Ces Messieurs forcèrent aussi, il y a quelques années, un louvart en trois heures et demie, et cela le 13 avril ; à cette époque, c'est déjà une belle prise.

— Le 14 février 1861, M. le comte E. de Labesge, parti de grand matin de chez lui, allait rejoindre à la forêt du Deffend, située en Limousin, MM. de Montbron, de Bagnac et le vicomte de Préaulx, auxquels il avait donné rendez-vous. Il s'y rendait rapidement, lorsque deux de ses chiens, le fameux Faublas et sa sœur Légère, prirent une voie de loup au milieu du chemin. M. de Labesge les laissa rapprocher et alla lancer son grand loup dans un petit bois situé au milieu d'une lande.

Au lieu de gagner la forêt du Deffend, comme il le pensait, le loup se fit chasser grand train dans la campagne pendant une heure et demie. Enfin il se rapprocha de la forêt, puis fit mine de débucher sur une autre. M. de Labesge arrête alors ses chiens qu'il fait tenir, et court à la forêt chercher MM. de Montbron. Ceux-ci arrivent de suite avec leurs chiens qu'on découple sur ceux de M. de Labesge. Après un forlonger fort difficile et fort long, les chiens finissent par relancer le loup dans un petit bois d'un hectare. La chasse repart alors grand train, le loup continuant à tenir les plaines dans un pays horriblement difficile, plein d'obstacles, ruisseaux, ravins, etc. Enfin le loup rentre en forêt et s'y

fait battre au nez des chiens; puis il entreprend un nouveau débucher. A ce moment, le fameux Faublas, le prenant à vue, franchit le fossé de la forêt et débuche derrière lui, le poussant vivement. Ce fut un à-vue de près de 3 lieues (12 kilomètres) sans que le loup puisse distancer le chien, et sans que ces Messieurs puissent arriver à gagner le chien. Enfin le loup finit par perdre du train et n'allant plus qu'au petit galop, le chien trottant à côté de lui, ces Messieurs et le reste de la meute finirent par le rejoindre. Le loup s'accula alors dans une haie et engagea une bataille que M. de Labesge termina par une balle à bout portant. C'était un énorme loup de 7 à 8 ans.

FIN.

Vocabulaire.

VOCABULAIRE

DES

TERMES DE CHASSE LES PLUS USITÉS

A LA CHASSE DU LOUP.

Abatis. — Bœuf ou autre animal domestique mis à mort par le loup.

Accourres. — Terme jadis usité pour désigner une plaine ou lande entre deux buissons, dans laquelle on plaçait les lévriers pour prendre le loup au passage lorsqu'il sortait de l'un de ces buissons pour aller dans l'autre.

Acculer. — Le loup s'accule contre une cépée, contre un arbre pour faire tête aux chiens.

Allaites. — Ce sont les tettes ou brames de la louve.

Aller d'assurance. — Un loup va d'assurance lorsqu'il ne fuit pas.

Aller de bon temps. — Un loup va de bon temps lorsqu'il vient de traverser un taillis, un fort, une route, il y a fort peu de temps.

Aller de hautes erres. — Un loup va de hautes erres lorsqu'il est passé depuis plusieurs heures.

Barrer. — Barrer une enceinte, c'est la traverser avec le limier pour tâcher de mettre debout le loup détourné. Barrer un loup dans sa fuite, c'est prendre les devants pendant la chasse et sonner et forhuer, de façon à lui faire changer de direction et le rabattre du côté où l'on veut qu'il se dirige.

Battre. — Un loup se fait battre quand il se fait chasser longtemps dans la même enceinte.

Carnage. — Toute espèce de charogne ou d'animal mort où va donner le loup.

Chaleur. — Temps où la nature dispose les louves à multiplier leur espèce.

Coiffer. — Les chiens coiffent le loup comme le sanglier en le portant par terre.

Coupler. — Le loup a couplé ou lié la louve lorsqu'il l'a couverte.

Courre. — On dit courre le loup, etc. Un beau courre est un pays de chasse convenable à la chasse à courre.

Déchaussé. — Le loup, lorsqu'il a gratté la terre, s'est déchaussé.

Déchaussures. — Grattées que le loup fait sur la terre avec ses pieds de derrière, après avoir pissé ou jeté ses laissées.

Défenses. — On appelait ainsi le monde que l'on rangeait le long d'un bois pour empêcher le loup de sortir de ce côté et le forcer à se précipiter dans les lassières.

Demeure. — Endroit bien exposé, bien fait, bien placé, où le loup aime à se remettre.

Dentées. — On ne dit pas qu'un chien a reçu des morsures d'un loup, mais des dentées.

Donner aux chiens. — Donner un loup aux chiens, c'est le laisser courre par eux.

Erres. — Vieux mot qui signifie voies.

Éventer. — Prendre le vent pour sentir de plus loin. Le loup évente le chasseur, les chiens, le carnage, etc.

Flatrure. — Lieu de repos momentané de l'animal chassé.

Fouler. — Les chiens foulent un loup lorsqu'ils le mordent après l'avoir porté par terre.

Harloup-chiens! — Terme dont on se sert pour exciter les chiens courants à la chasse du loup.

Hurler. — Le loup n'aboie pas, il hurle.

Laissée. — Fiente du loup.

Lassières. — Filets dans lesquels on prenait autrefois les loups.

Lesses. — Nom qu'on donnait à deux lévriers couplés ensemble.

Liteau. — Endroit où le loup se repose et où la louve fait ses petits.

Louvart. — Jeune loup qui a six mois faits. Il porte ce nom jusqu'à ce qu'il ait un an, c'est-à-dire vers avril.

Louveteau. — Jeune loup depuis sa naissance jusqu'à six mois, c'est-à-dire vers novembre.

Louve. — La femelle du loup.

Louveterie. — Équipage pour la chasse du loup. L'institution remonte en France en 1308, son organisation à 1520. Depuis 1789, il n'a pas existé de grand Louvetier en titre.

Mettre bas. — Une louve met bas lorsqu'elle fait ses petits. Un chien met bas lorsque par fatigue, par mollesse ou par crainte il cesse de chasser.

Nuit (faire sa). — Un loup fait sa nuit lorsqu'il sort le soir pour aller à la recherche de sa nourriture.

Pied. — On ne dit pas la patte, mais le pied d'un loup.

Piste. — La voie du loup. Les loups se suivent à la piste lorsqu'ils mettent leurs voies exactement les unes dans les autres.

Portée. — Toute une famille de louveteaux encore dans leur buisson. Ordinairement, depuis trois jusqu'à neuf.

Rapprocher.—On dit : voilà un beau rapprocher, lorsque les chiens ont suivi, pas à pas, une voie de la nuit, ou froide ou forlongée, et que, par leur sagesse et la finesse de leur nez, ils sont venus à bout de lancer leur bête.

Rapprocheur. — Se dit d'un chien sage et très-fin de nez, qui suit bien, en se récriant, une voie de hautes erres.

Recri. — Les chiens de recri. Ce sont les chiens bons rapprocheurs et sûrs sur la voie du loup, avec lesquels on attaque ou on rapproche les voies de la nuit.

Relaisser. — Se relaisser. Le louvart principalement se relaisse quand, après un forlonger, il fait une ruse et se remet.

Remontrer. — Un chien en remontre quand il se rabat sur une voie trop froide pour pouvoir la rapprocher.

Revoir. — Un beau revoir est un terrain doux et mou sur lequel l'animal a laissé sa piste imprimée comme sur de la cire.

Tête. — Les chiens de tête sont les chiens vites, très-perçants et sûrs, qui mènent presque toujours la chasse.

Trôler. — C'est battre et fouler un canton de forêt avec les chiens sûrs, pour leur faire lancer le loup, sans qu'on en ait connaissance avant.

Voie. — Sentiment que laissent les pieds du loup.

TABLE DES MATIÈRES.

TABLE

DES PLANCHES PHOTOGRAPHIÉES.

IMPRIMERIE DE MADAME VEUVE BOUCHARD-HUZARD, RUE DE L'ÉPERON, 5, A PARIS.
MDCCCLXI.




PISAN.